

1818-2018

Bicentenaire de Marx

Le texte qui suit est une interview de René Berthier réalisée en plusieurs fois, entre avril et mai 2018 par monde-nouveau.net, à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Karl Marx.

Pour une meilleure compréhension de la question, nous avons pensé nécessaire d'ajouter des notes afin de préciser ou compléter les informations ou les opinions émises.

Lorsqu'on t'a proposé de t'interviewer à propos du bicentenaire de Marx, tu as eu l'air sceptique, pourquoi?

Je n'étais pas sceptique, juste un peu perplexe et désabusé. Il y a quatre ans j'ai pas mal participé au bicentenaire de la naissance de Bakounine, ça a été sympa, mais j'ai l'impression qu'il n'en est pas sorti grand-chose de concret. Cela dit, je comprends qu'on ne doive pas manquer de marquer le coup concernant Marx, qui est quand même incontournable. En tout cas une organisation anarchiste qui ne marquerait pas le coup serait à mon avis déconsidérée.

Comment en es-tu arrivé à t'intéresser au marxisme ?

Ça date de l'époque des grèves de mai 68. J'avais 22 ans, j'étais étudiant, totalement ignare, et je me suis trouvé emporté dans un maelstrom de débats d'un dogmatisme incroyable qui opposaient dans les amphithéâtres les grandes gueules de toutes les chapelles marxistes sur des questions qui selon moi relevaient de l'enculage de mouches. En tout cas c'est comme ça que je voyais les choses à l'époque. Cependant, je ne devais pas totalement me tromper car j'ai récemment refeuilleté un bouquin écrit à l'époque ou peu après par une des têtes pensantes marxistes

du mouvement et j'ai été effaré par la manière dont il s'exprimait. C'est illisible. Aujourd'hui, ça ne passerait plus du tout. Ce qui est surprenant, car lorsqu'on lit Marx, on a un discours d'une clarté remarquable, sauf pour ses textes de jeunesse qui sont de l'embrouillamini hégélien, qui ressemble d'ailleurs étrangement à l'embrouillamini situationniste.

Pour revenir à ta question, je me suis intéressé à Marx pour ne pas avoir l'air d'un plouc et pour pouvoir décrypter le sens de ce qui se disait autour de moi...

Et ça t'a aidé ?

Oui et non. En tout cas, j'ai très rapidement fait la part entre ce que dit Marx, et ce que disaient à l'époque ceux qui s'en réclamaient. Il y a un fossé.

D'une certaine manière ma formation théorique en anarchisme et en marxisme s'est faite de manière parallèle. En quelque sorte marxisme et anarchisme s'alimentaient l'un l'autre. Je n'ai pas vraiment eu à faire de choix : à un moment je me suis rendu compte qu'il n'était pas possible d'être marxiste parce que c'est la doctrine élaborée par un auteur et qu'il faut tout prendre ou tout laisser, ce qui ne me paraissait pas satisfaisant ; et qu'on pouvait être à la rigueur anarchiste parce que c'est un mouvement constitué de multiples facettes, avec de multiples auteurs, mais cela ne me paraissait pas vraiment satisfaisant non plus, mais c'était un moindre mal.

Cela dit, quand j'étais étudiant, j'ai été très influencé par deux personnes : Claude Lefort et Nicos Poulantzas..

Lefort comme on sait était un des fondateurs du groupe Socialisme ou Barbarie ; il enseignait à l'université de Caen où j'étais inscrit en Lettres. Ma copine de l'époque était en Philo et suivait son cours ; elle m'a entraîné avec elle. Il faisait un cours sur Platon qui était passionnant. Et puis il y a eu Mai 68, on le voyait intervenir dans les amphithéâtres, entouré par quelques-uns de ses "disciples" dont Marcel Gauchet. J'avoue qu'à cette époque-là les débats entre intellectuels d'amphithéâtre me passaient un peu par-dessus la tête : je ne comprenais pas tout ce qui se disait ni tous les enjeux, mais en somme j'ai fini par apprendre pas mal de choses, sur le marxisme et le léninisme, mais aussi sur le décalage abyssal entre les intellectuels de l'époque et le mouvement ouvrier. En effet, parallèlement aux débats théoriques, quelques copains et copines de la fac étions en relation avec les ouvriers de la Saviem en grève avec qui nous avions établi de relations très proches, à tel point que l'une des copines a épousé un des gars de l'Usine. Nous pratiquions l'unité

étudiants-ouvriers à notre façon.

Cela dit, je me suis mis à lire avec avidité les articles de Lefort et Castoriadis dans *Socialisme et Barbarie* dont j'ai fini par récupérer d'une façon ou d'une autre presque tous les exemplaires.

Tu parlais de Poulantzas...

Poulantzas, c'est une autre affaire. J'ai acheté son livre *Pouvoir politique et classes sociales* au tout début des années 70 et il m'a passionné. Je lui dois même d'avoir été licencié d'une boîte où je travaillais lorsque j'étais étudiant parce que je photocopiais en douce des chapitres du livre! La pensée de Poulantzas m'apparaissait comme solide, puissamment argumentée et consistante. A l'époque j'avais déjà commencé à acquérir une bonne connaissance du marxisme. C'est à cette époque également que j'ai entamé la lecture du *Capital* – les trois tomes –, que j'ai relus deux autres fois à trente ans d'années d'intervalles.

Il semble que Poulantzas n'ait pas eu beaucoup de succès en France. Je ne sais pas pourquoi. Dans les années qui ont suivi les grèves de mai 68 les universités ne manquaient pas de marxistes révolutionnaires de toutes obédiences. C'est sans doute leur fréquentation qui m'a révélé qu'il valait mieux lire Marx que ses épigones pour avoir une idée de ce qu'est le marxisme. Par « épigones » (dans le Larousse un épigone est un disciple sans originalité), j'entends indistinctement ces marxistes révolutionnaires qui ponctuaient d'une citation de Marx toutes les trois phrases mais aussi ces demi-intellectuels qui encombraient la direction du parti bolchevik et qui ont largement contribué à faire du marxisme la caricature qu'il est devenu. C'est ce marxisme vulgaire qui était enseigné dans les cours de formation destinés aux nouvelles recrues de groupes maoïstes et trotskistes. Ce qui est plus surprenant, c'est que ce marxisme vulgaire a été repris par nombre de chercheurs marxistes dont beaucoup, il est vrai, eurent du mal à sortir du « long tunnel du dogmatisme stalinien » dont parle F. Halbwachs¹.

1 Francis Halbwachs, "À propos de deux thèses de Dominique Lecourt sur Lyssenko", In: *Raison présente*, n°40, Octobre – Novembre – Décembre 1976.
"Sortons tous ensemble et résolument du long tunnel du dogmatisme stalinien, prolongé par ces vingt années de silence délibéré et imposé, entreprenons de surmonter la terrible déchéance qui a fait tomber le marxisme du niveau de la théorie à celui de l'idéologie, sachons retrouver notre place et assumer nos responsabilités face de la classe ouvrière, dans le processus révolutionnaire. »

En somme tu es anarchiste par défaut ?

D'une certaine manière, oui, mais en fait, je ne me considère pas comme un anarchiste mais comme un anarcho-syndicaliste. C'est moins à une doctrine que j'adhère qu'à un ensemble de pratiques.

Un autre élément qui a contribué à mon rejet du marxisme vient de mon expérience syndicale à une l'époque où le communisme brezhnévien était hégémonique. Les marxistes (en fait: les communistes) que j'ai croisés à la CGT depuis 1972 ne m'incitaient pas à adhérer à cette doctrine. Mais là encore, il a fallu faire la part entre le Marx en version originale et le Marx sous-titré en russe, si tu me permets cette métaphore. C'est d'ailleurs un exercice intéressant, qui stimule l'esprit critique. Par exemple je récusé catégoriquement cette attitude qui consiste à faire porter à Marx la responsabilité des dérives totalitaires de la Russie dite soviétique. On y reviendra si tu veux.

Bon, alors parlons du Marx en « version originale ». Qu'est-ce que tu en retires ?

Plein de choses très intéressantes, en fait. Quand je parle de Marx en « version originale », je fais allusion à ce que Marx a effectivement dit, pas au Marx réinterprété par tout un tas de gens.

Disons que je distingue plusieurs Marx.

- Ce qu'on appelle le « jeune Marx », celui des années 1840 et qui, selon moi, n'est pas encore « marxiste ». Ce sont les Manuscrits de 44, par exemple.
- Le Marx promoteur de la démocratie bourgeoise de 1848-1849 en Allemagne.
- L'auteur de travaux à caractère historique. C'est à dessein que je ne parle pas de « Marx historien » : je ne le considère pas comme un historien, mais c'est quelqu'un qui avait un savoir encyclopédique en histoire.
- L'auteur d'ouvrages économiques.
- Le « stratège » de la social-démocratie.

Dans ton énumération, il me semble que tu oublies le Marx de l'époque de la Première internationale, non ?

Pas du tout. Ce Marx-là est inclus dans le chapitre « stratège de la social-démocratie ».

Alors puisque tu nous a concocté un plan avec les différentes

facettes de Marx, commençons par le début, le jeune Marx...

En 1840, Marx a 22 ans. Il faisait partie d'un courant de jeunes adeptes radicaux de Hegel dont les idées et le comportement devaient en fait beaucoup ressembler à ce que seront plus tard les situationnistes de Mai 68 : ostensibles, remuants, provocateurs et brailleurs. Dans ce groupe se trouvaient les esprits philosophiques les plus acérés de l'époque, parmi lesquels il y avait Bakounine et Stirner, ce que la plupart des commentateurs marxistes omettent de dire.

Du fait de la censure, qui était bien réelle à l'époque, on signalait ses textes d'un pseudonyme et dans ce milieu assez fermé où tout le monde se connaissait, le jeu était de savoir qui en était l'auteur. C'est ainsi qu'un des textes de Bakounine a été attribué à Engels¹. *L'Unique et sa propriété* de Stirner a réussi à passer la censure parce que les gars chargés du boulot n'y ont rien compris.

Tout ce petit monde, y compris Bakounine – mais pas Stirner – était sous l'influence d'un disciple de Hegel nommé Ludwig Feuerbach. Ce Feuerbach était l'auteur d'un scoop révolutionnaire pour l'époque : il disait que Dieu n'était rien d'autre que l'image de l'homme dans la conscience collective. En d'autres termes, ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme à son image, c'est l'homme qui a créé Dieu à son image. Ce gars-là était bien plus révolutionnaire que certains membres de la gauche dite « radicale » d'aujourd'hui, et même que certains anarchistes que je connais.

Feuerbach avait aussi une autre lubie: l'homme générique, l'humanisme. Marx ne tarissait pas d'éloges sur Feuerbach, mais Bakounine aussi en fut un fan, puisqu'il écrivit un livre sur lui, dont le manuscrit a disparu. Pour Marx, l'être générique de l'homme donnait un fondement philosophique au communisme. Tout cela ne dura pas longtemps car Stirner écrivit en 1845 un livre intitulé *L'Unique et sa propriété* dans lequel il montra de manière décapante, et souvent fort obscure, que cet homme générique n'est qu'une nouvelle forme du divin, qu'il ne fait que reproduire la morale chrétienne. Pour Stirner, la philosophie est un mensonge, son rôle est socialement religieux.

Les choses tournaient mal pour Marx, car il voulait fonder son communisme sur l'humanisme, et voilà que Stirner montre que le communisme est un avatar du religieux. Quand Marx dit dans les *Manuscrits de 1844* que le communisme n'est pas en tant que tel le but du développement humain, il veut dire que le but, ce n'est pas le prolétariat, c'est l'Homme. Les choses tournaient d'autant plus mal que les thèses de Stirner commençaient à attirer l'intelligentsia allemande. Il fallait réagir.

Marx modifia radicalement son approche du problème du communisme, non sans avoir exorcisé ses démons de jeunesse, dans *l'Idéologie allemande*, par une volumineuse attaque en règle contre Stirner, d'une violence et d'une mauvaise foi inouïes. Après quoi, Marx rejeta ces concepts dont l'idéalisme était trop apparent : l'homme total, l'humanisme réel, l'être générique. Désormais, il ne sera plus question d'humanisme chez Marx.

Ce qui est rigolo dans cette histoire n'est pas seulement qu'aucun marxiste ne reconnaîtra le rôle déterminant de Stirner, qui donna à Marx un coup de pied au cul philosophique, jouant un rôle essentiel dans l'évolution de celui-ci. Ce qui est également curieux est que chaque fois qu'un auteur veut insister sur le prétendu « humanisme » de Marx, il ne trouve pas grand chose à se mettre sous la dent dans son œuvre de maturité et qu'il est obligé de s'en référer aux œuvres pré-marxistes de sa jeunesse. Mais les Manuscrits de 44, *c'est n'est pas encore du "marxisme"*.

J'ajoute que le "débat" Stirner-Marx n'a rien à voir avec la problématique anarchisme-marxisme, car je considère que Stirner n'était pas anarchiste, ce qui ne l'empêche pas d'être un auteur considérable. Cependant, ce « débat » montre bien à quel point les marxistes, marxologues et autres commentateurs du marxisme sont sourds et aveugles à toute approche rationnelle, historique et critique de la pensée de Marx.

Un truc marrant : c'est à cette époque que Marx et Engels se sont rencontrés. Engels était alors très attiré par les thèses de Stirner, auxquelles il entendait se rallier. Il a fallu que Marx l'engueule sérieusement pour qu'il change d'avis¹¹. Ça aussi, c'est rarement mentionné par les commentateurs marxistes, ce qui est normal car il faut évacuer tout ce qui pourrait accréditer l'idée que la pensée de Stirner pourrait avoir la moindre consistance. Il y a un gars nommé Bottigelli qui explique que Stirner est nul, qu'il ne vaut pas la peine d'être lu. Mais Bottigelli n'explique pas pourquoi Marx a consacré 300 pages à le réfuter. C'est une attitude caractéristique des marxistes : Marx est la référence unique, c'est lui qui donne le ton, il ne vaut donc pas la peine de lire autre chose. Tout ça n'est pas très « scientifique » pour des gens qui se réclament du « socialisme scientifique ».

Bon, donc Stirner qui n'est pas anarchiste, selon toi, donne un coup de pied au cul à Marx. Que se passe-t-il ensuite ?

Un coup de pied au cul *philosophique*, j'entends. Les années 1845-1846 ne sont pas de bonnes années pour Marx car il va subir plusieurs contrariétés.

Jusqu'en 1846, il ne tarit pas de louanges envers Proudhon et ses « travaux si pénétrants ». Même Engels fait les louanges de *Qu'est-ce que la propriété ?* Proudhon est alors le penseur révolutionnaire par excellence. Tous les docteurs allemands en philosophie réfugiés à Paris le courtoisaient, tentant de le convertir à la philosophie hégélienne. En janvier 1845 Proudhon est, dans *La Sainte famille*, celui qui révolutionne l'économie politique, qui pose les bases scientifiques de la critique du capitalisme. C'est d'ailleurs Proudhon qui est l'inventeur de la formule « socialisme scientifique » dans *Qu'est-ce que la propriété ?*

A première vue, tout baigne, donc.

Malheureusement, Proudhon publie en 1846 son *Système des contradictions économiques*. Dès lors, rien ne va plus.

Et pourquoi donc ?

Eh bien, Marx avait annoncé la publication d'un ouvrage d'économie pour la fin de l'année, dont il attendait beaucoup. Lui et Engels étaient en train d'« inventer » une nouvelle conception de l'histoire, qui n'apparaît nouvelle qu'à ceux qui n'ont pas lu les historiens de la Restauration, c'est-à-dire Augustin Thierry, Mignet et d'autres. Mais, comme je l'ai dit, les marxistes ne lisent en général rien d'autre que Marx, ça ne vaut pas le coup de lire d'autres auteurs. Donc, Marx et Engels pensent que leur nouvelle approche de l'histoire va leur permettre de dévoiler les mystères du fonctionnement du capitaliste.

En le doublant au poteau, involontairement bien sûr, Proudhon montre qu'il ne joue pas simplement le rôle de précurseur auquel Marx voulait le cantonner. En fait le problème est assez complexe mais il est important d'en saisir les tenants et aboutissants pour comprendre l'évolution ultérieure du marxisme.

Entre 1845 et 1846, Marx et Engels travaillent sur un texte qui sera connu beaucoup plus tard sous le titre de *L'Idéologie allemande*. « beaucoup plus tard » – dans les années 1930 je crois – car aucun éditeur ne voulut le publier: les éditeurs devaient penser que ce gros livre, constitué à 80 % de polémiques acerbes contre Bruno Bauer et surtout Stirner, n'intéresserait personne. C'est donc un très gros volume, mais dans les cours élémentaires de formation marxiste des différentes organisations communistes, on ne connaît qu'une petite partie du livre, qui est publiée séparément : Il s'agit d'une sorte d'exposé systématique de la conception matérialiste de l'histoire que Marx et Engels ont « inventée ». Notons que l'expression « matérialisme historique » n'y figure pas, ni dans ce livre ni dans un autre d'ailleurs. Mais c'est bien de

cela qu'il s'agit.

Bref, Marx pense qu'il va pouvoir décrypter les mécanismes du fonctionnement du capitalisme à partir d'une démarche matérialiste et historique. C'est exactement ce que veut Proudhon, sauf qu'il utilise une tout autre méthode, et ça va déclencher une violente réaction chez Marx et provoquer la rupture entre les deux hommes. Bon, quand je parle de rupture c'est vite dit parce que si à un moment Marx a voulu mettre Proudhon dans sa poche, Proudhon s'était dès le début méfié de Marx : par exemple il avait poliment mais fermement rejeté une proposition de collaboration franco-allemande qui consistait en fait à espionner les réfugiés allemands de Paris. La réponse de Proudhon est un exemple de mesure et de dignité : en gros il dit ceci : débattons, polémiquons, mais ne dénonçons pas nos petits camarades.

Mais revenons à nos moutons.

Proudhon n'a pas recours à une méthode historique dans son *Système des contradictions économiques*. Il explique lui-même sa méthode. Je résume : si on veut dévoiler les mécanismes du système capitaliste en ayant recours à l'histoire, quand faut-il commencer ? Au 16^e siècle ? A l'antiquité ? Et puis, comment expliquer l'ensemble des mécanismes qui fonctionnent *simultanément* ? La méthode historique ne fournit pas de réponse. C'est sur ce point que Marx va bloquer pendant plus de dix ans, comme l'atteste sa correspondance. Il va même jusqu'à écrire à Engels : j'en ai marre, je ne m'en sors pas ⁱⁱⁱ.

Proudhon a donc recours aux catégories économiques, à la méthode hypothético-déductive. Cette méthode est parfaitement banale : elle est employée dans les matières scientifiques. Le génie de Proudhon est de l'avoir appliquée à l'économie politique. Au lieu de tenter une exposition du mode de fonctionnement du système capitaliste en faisant sa genèse historique, Proudhon a recours à une approche logique.

Le système capitaliste est une totalité dont les éléments fonctionnent simultanément, ce qui interdit d'en faire une description chronologique. La méthode de Proudhon consistera donc à définir un certain nombre de *catégories économiques qui se succèdent non pas chronologiquement, mais logiquement* : la valeur, la division du travail, le machinisme, la concurrence, les monopoles, etc. À partir de ces catégories, il va tenter de fournir une image, un instantané du système. Ces catégories sous-tendent des rapports sociaux parcourus de contradictions. Pour résumer, Proudhon explique qu'il fabrique un « échafaudage ». On dirait aujourd'hui qu'il fait une « simulation » du système capitaliste.

Cette approche se heurte à l'incompréhension totale de Marx, qui accuse Proudhon d'«idéalisme ». Mais Marx s'obstine dans sa voie historique et pendant des années ne produit rien, au point qu'il écrit à Engels qu'il est sur le point d'abandonner.

Et puis, tout à coup, miracle ! Il trouve la bonne méthode en « re-feuilletant » un exemplaire de la *Logique* de Hegel. Et d'expliquer cette méthode dans la Postface au *Capital*. Et ce qu'il décrit, c'est *très précisément ce qu'il avait férocement critiqué* vingt ans plus tôt dans le *Système des contradictions économiques* ! Et l'ironie de l'histoire, c'est que cet exemplaire de la logique avait appartenu à Bakounine !

Si je comprends bien, tu es en train de nous expliquer que Proudhon adopte en 1846 une méthode que Marx critique alors vigoureusement, que ce dernier n'a plus produit grand chose pendant plus de dix ans en matière d'économie, qu'en 1867 lorsque paraît *Le Capital* on y trouve exposé par Marx lui-même cette méthode tant critiquée, dont Marx aurait eu la révélation grâce à un livre de Hegel qui avait appartenu à Bakounine ? C'est sérieux ?

C'est résumé, mais c'est ça. En fait Marx avait trouvé un nouveau joujou, la méthode historique, dont il tenait absolument à se servir. Ça ne marchait pas pour l'économie politique mais il s'obstinait parce qu'il ne fallait pas donner raison à Proudhon. A mon avis le coup de la *Logique* de Hegel est bidon, parce que selon moi la problématique du mode d'exposition ne se trouve pas dans ce livre mais dans la *Phénoménologie* de Hegel. Mais, bon, c'est un détail, et je ne parierai pas ma paie là-dessus. En tout cas, je pense que Marx tenait à pouvoir dire qu'il devait la clé de son problème de mode d'exposition à un penseur allemand, surtout pas à Proudhon. Mais c'est une simple opinion.

Il reste que si on examine le plan du *Système des contradictions économiques* et celui du *Capital*, on constate d'une part que la valeur est la catégorie centrale des deux ouvrages, d'autre part que la succession logique des catégories est à peu de chose la même. Ça reste troublant.

D'accord, mais qu'est-ce que tu déduis de tout ça ?

Plein de choses, mais je dois préciser que le *Capital* paraît vingt ans après le *Système des contradictions économiques* et que la réflexion économique a tout de même évolué. Je tiens donc à dire qu'on ne peut évidemment pas pas comparer les deux ouvrages. Marx a envoyé à Bakounine le Livre I du *Capital* à sa parution et ce dernier en a donné une

opinion très élogieuse, disant simplement qu'il était trop compliqué pour les ouvriers. Pour pallier cet inconvénient, Carlo Cafiero en rédigea un *Abrégé*, préfacé par James Guillaume. Tout ça montre que le *Capital* s'inscrit de droit dans un « patrimoine commun » au marxisme et à l'anarchisme, et que le *Système des contradictions économiques* a été une étape dans ce processus : en somme, il y a des passerelles entre les deux courants. Mais alors que les anarchistes n'hésitent pas à reconnaître la contribution de Marx, il est peu probable qu'aucun marxiste n'acceptera de reconnaître la contribution de Proudhon.

J'ai comme une impression que la question n'est pas épuisée et qu'il y a encore bien des choses à évoquer.

C'est vrai, mais dans une interview il est difficile d'aborder de manière exhaustive des problèmes assez complexes. Je pense que ce qu'il faut retenir c'est que si on voulait réellement établir un dialogue entre anarchisme et marxisme, il faudrait qu'un certain nombre de faits parfaitement vérifiables sur le plan historique soient acceptés par les marxistes. C'est évidemment une chose qu'ils peuvent difficilement faire.

Tu as raison. Mais en attendant, passons au point suivant. Tu disais que Marx s'était fait le promoteur de la démocratie bourgeoise. Là encore, je te pose la question : tu es sérieux ? Tout de même, le *Manifeste communiste* n'est pas un manifeste bourgeois.

La formule est un peu provocatrice mais les faits sont là. Et là encore, on soulève une question qui va totalement à contre-sens du point de vue des marxistes. Je m'explique.

Le *Manifeste communiste*, qui est en fait le programme de la Ligue des Communistes, qu'on peut considérer comme le premier parti communiste de l'histoire, fut publié quinze jours avant que n'éclate en France une révolution qui allait s'étendre à toute l'Europe. Mais alors que la question principale posée en France est déjà la question sociale, partout ailleurs en Europe ce qui est à l'ordre du jour, c'est l'unité nationale et l'émancipation nationale, dont le *Manifeste* ne dit pas un mot.

Ce qui est intéressant, c'est l'attitude que Marx et Engels vont adopter pour l'Allemagne. Ils vont effectivement s'investir avec passion dans cette révolution, mais leur projet est d'encourager les classes moyennes à faire leur révolution bourgeoise. Ils ont un schéma en tête, dont ils veulent qu'il soit appliqué en Allemagne. Ils veulent que l'Allemagne fasse en 1848 la révolution que la bourgeoisie française a faite en 1789 parce que,

selon eux, c'est le seul moyen de réaliser l'unité nationale. A cette époque, l'Allemagne est divisée en plusieurs dizaines d'États. Or comme leur vision stratégique est que le prolétariat parvienne au pouvoir par les élections, c'est-à-dire par la démocratie, il est indispensable que l'Allemagne soit unifiée en un seul État.

Mais le *Manifeste* parle bien de révolution, pas de parlementarisme...

C'est vrai, le *Manifeste* parle de révolution, mais il s'agit de la révolution démocratique qui instaurera un régime parlementaire. Il dit que la première chose que le prolétariat doit faire, c'est la conquête de la démocratie. Ça me paraît clair. Mais il y a une chose qu'il faut comprendre : en fondant sa stratégie sur la conquête de la démocratie, Marx (Engels aussi évidemment) part de la conviction que la classe ouvrière sera majoritaire et que la démocratie la portera au pouvoir ^{iv}. Il y a là une double illusion : la classe ouvrière n'est pas majoritaire, et même si elle l'était, rien ne dit que les prolétaires voteraient tous pour les communistes. Cette illusion est incroyable : en France, les prolétaires ont voté en 1848 et elles ont porté la bourgeoisie au pouvoir ! C'était arithmétiquement inévitable. Proudhon, qui à l'époque essayait les plâtres en matière d'anarchisme, s'était fait élire en 1848 député à l'Assemblée constituante et avait constaté à ses dépens qu'il était impossible d'utiliser cette institution pour améliorer le sort des travailleurs.

L'opposition des anarchistes au régime parlementaire n'est pas de caractère métaphysique, elle résulte d'un constat très pratique. Bakounine dira plus tard que si des élections portaient au pouvoir un gouvernement réellement décidé à effectuer des réformes socialistes de fond, la bourgeoisie le renverserait sans état d'âme. On a vu ce qui s'est passé au Chili en 1973, par exemple.

Mais Marx et Engels pensent réellement qu'une révolution bourgeoise initiale est nécessaire. Il y a cette fameuse formule du *Manifeste* qui frappa tant Bakounine : « C'est vers l'Allemagne que se tourne surtout l'attention des communistes. » Le *Manifeste* dit textuellement que l'Allemagne est à la veille d'une révolution bourgeoise, laquelle sera le prélude à la révolution prolétarienne. A première vue, on aurait pu penser que les auteurs du *Manifeste* s'efforceraient de promouvoir la révolution prolétarienne en Allemagne, mais ils sont enfermés dans leurs schémas préconçus, issus de leur récente « découverte » en matière de conception matérialiste de l'histoire. D'une certaine manière, le *Manifeste* est l'illustration pratique d'un texte idéologique, *L'Idéologie allemande*,

précisément, mais aussi d'un autre texte, moins connu : la *Critique moralisante* où on lit que la bourgeoisie doit avoir épuisé son existence pour que le prolétariat apparaisse sur le devant de la scène, enfin quelque chose comme ça : en somme la révolution bourgeoise est la condition de la révolution ouvrière, en conséquence les ouvriers doivent soutenir la révolution bourgeoise, même si ça ne leur plaît pas. Je ne blague pas.

Donc dès le début de la révolution en Allemagne, et l'encre du *Manifeste* étant à peine sèche, nos deux compères vont tout faire pour empêcher sa distribution en Allemagne. Ils veulent récolter des fonds auprès de souscripteurs libéraux pour fonder une revue dans laquelle ils vont exposer leurs vues et tenter d'éveiller la conscience de classe de la bourgeoisie : ce sera la *Nouvelle Gazette rhénane*. Engels, qui était à Barmen et qui tentait de trouver des actionnaires pour leur journal, écrit une lettre à Marx dans laquelle il dit que si un seul exemplaire du *Manifeste* y était diffusé, tout serait perdu. Dans cette même lettre, Engels se montre inquiet devant la montée de l'agitation des ouvriers du textile qui commencent à s'agiter en masse, et, pensez donc, ils ont même formé des coalitions. Tout cela, dit Engels, est très gênant pour nous. Là encore, on peut vérifier ce que je dis en lisant leur correspondance. C'est d'autant plus rigolo que le *Manifeste* dit quelque part que les communistes ne cachent pas leurs objectifs.

Cela dit, ça ne retire rien au fait que l'œuvre accomplie par la *Nouvelle Gazette* rhénane est remarquable et qu'on y lit des analyses extrêmement intéressantes, et à chaud, sur la situation en Allemagne et en Europe centrale à l'époque. Mais aussi des choses plutôt inquiétantes.

Il reste que Marx et Engels publient un programme politique quelques semaines avant une révolution, et pendant la révolution ils font le contraire de ce que dit ce programme. Et une fois que tout sera fini, ça va chauffer pour leurs oreilles.

Tu peux expliquer ?

Je rappelle que le *Manifeste* est tout simplement le programme politique de la Ligue des communistes. Au moment de la révolution, le parti avait publié un programme en 17 points inspiré du *Manifeste* mais un peu édulcoré, et c'est en fait ce document qu'Engels paniquait de voir circuler.

En fait, Marx et Engels n'ont pas abordé la révolution allemande en tant que militants révolutionnaires soucieux de faire avancer la cause ouvrière en incitant les travailleurs à s'organiser. Ils l'ont abordée comme un terrain d'expérimentation pour vérifier le cadre conceptuel qu'ils venaient d'élaborer. C'est pourquoi dès le début de la révolution ils tentent de frei-

ner le développement d'un mouvement ouvrier autonome en minimisant son importance relative. Pour eux, les événements doivent se plier à la matrice initiale de toutes les révolutions inspirée de la Révolution française. La première tâche du prolétariat est d'œuvrer à la constitution d'un État national libéré de l'absolutisme. Pour cela, il faut que la bourgeoisie prenne d'abord le pouvoir. Or dans la mesure où l'accession de celle-ci au pouvoir est une condition incontournable de la révolution sociale ultérieure, la lutte aux côtés de la bourgeoisie libérale pour une constitution, pour les libertés démocratiques, devient une priorité, une tâche à laquelle le prolétariat doit s'associer, non pas conditionnellement, mais en abandonnant ses propres revendications, son propre programme.

Ensuite il y a eu une importante agitation ouvrière dans le pays : Engels parlait des ouvriers du textile qui s'agitaient en masse. Mais c'était aussi le cas ailleurs. Des associations ouvrières se sont créées partout. A Cologne il y eut au début de la révolution une réunion de la Ligue des communistes. Marx, assistait à cette réunion. Il était minoritaire mais il usa des pleins pouvoirs dont il disposait – en quel honneur, on se demande – pour dissoudre l'organisation ! Presque un an plus tard, il s'opposera à sa reconstitution ! Et il adhère à une organisation composée de libéraux bourgeois, l'Association démocratique de Cologne, et prend la direction de la *Nouvelle Gazette rhénane*, commanditée par des libéraux. En d'autres termes, Marx dissout le premier parti communiste de l'histoire en pleine révolution et adhère à une organisation bourgeoise !

Je vais jouer l'avocat du diable, mais peut-être avait-il ses raisons, vu le contexte. Le prolétariat allemand était encore embryonnaire et n'avait aucune chance de réussir une révolution sociale...

Tu as raison, les travailleurs allemands n'avaient aucune chance de réussir une révolution, mais le problème n'est pas là. Il est dans le fait qu'il y avait une réelle agitation ouvrière, ce que confirmera Engels bien plus tard. Fallait-il l'ignorer ? Par exemple quelques militants de la Ligue des communistes avaient fondé à Cologne une Association ouvrière qui organisa jusqu'à 10 % de la population. Au début de la révolution, cette association groupe quelques centaines d'ouvriers, mais trois mois plus tard il y en a presque 10 000. On vit alors en Allemagne une multitude d'associations ouvrières regroupant des centaines de milliers de membres. Des initiatives sont prises pour tenter de les unifier au plan national. À l'évidence, une instance capable d'unifier ces initiatives, d'en être le porte-parole, manquait tragiquement et c'est ce moment-là que Marx dissout le parti !

On pouvait profiter du mouvement ascendant du prolétariat pour renforcer ses positions. La classe ouvrière aurait sans doute échoué, mais elle aurait pu faire l'expérience historique d'une action autonome. Au lieu de cela, Marx et Engels l'a mise à la remorque de la bourgeoisie.

L'attitude des auteurs marxistes sur cette affaire est souvent assez écœurante. Certains par exemple jouent sur la confusion entre l'Association démocratique, l'organisation libérale à laquelle Marx a adhéré, et l'Association ouvrière. S'ajoute en plus le fait que Marx a pris pendant une courte période et avec réticence la tête de l'Association ouvrière, ce qui suffit évidemment pour que les auteurs marxistes lui attribuent un rôle majeur dans cette association, un peu comme ceux qui disent qu'il a « fondé » la Première Internationale. In extremis également, avant de s'enfuir pour l'Angleterre, Marx réadhère à la Ligue des Communistes qu'il avait tout fait pour occulter.

Ce que tu dis est assez fascinant parce que ça ne correspond pas du tout à l'image qu'on se fait de Marx, même si on n'adhère pas à ses idées. Pour les anarchistes en général l'activité de Marx pendant la révolution de 1848 a été celle d'un révolutionnaire, c'est-à-dire d'un révolutionnaire *marxiste*. Or ce que tu dis contredit totalement cette idée reçue. Je suppose que tout ce que tu avances, tu peux le justifier par des références ?

Bien entendu, je n'invente rien. Mais il est évident que dans le cadre d'une interview, je n'ai pas toutes les références en tête, et si c'était le cas, ce serait assez ennuyeux.

Et alors comment s'est terminée cette histoire ?

De manière assez sordide, en fait. Nos deux compères s'en sont sortis par une pirouette qui constitue à mes yeux une énorme mystification à laquelle tout le monde s'est laissé prendre. Ça s'est fait en deux temps : ils ont été exclus de la Ligue des communistes ; ils ont rédigé un document qui est une grandiose proclamation révolutionnaire, mais qui est en fait une autocritique masquée, ce que personne semble-t-il n'a remarqué.

Le suspense est intolérable. Raconte...

Bon. Je résume. Marx et Engels escamotent le *Manifeste*, ou plutôt le programme de la Ligue en 17 points qui en est l'émanation, parce qu'ils craignent que cela effraiera les bourgeois radicaux à qui ils veulent taper du fric pour publier leur journal libéral-bourgeois. Marx adhère à une

organisation libérale. Il dissout la Ligue des Communistes, c'est-à-dire le parti communiste. Les militants de la Ligue déclarent qu'il y a une forte agitation ouvrière et qu'il faudrait coordonner tout ça, Marx n'en tient aucun compte. Quelques mois plus tard il s'oppose à la reconstitution de la Ligue. Entre parenthèses, les communistes allemands sont des gens curieux. Personne, semble-t-il, n'a eu l'idée de dire à Marx : « Mon petit gars, on t'emmerde, on reconstitue la ligue quand même ».

En fait Marx n'a commencé à s'intéresser au mouvement ouvrier allemand qu'à la fin, c'est-à-dire trop tard. Un peu comme avec la Commune, qu'il n'a soutenue qu'au moment où il ne pouvait plus faire autrement. C'est une manie chez lui.

Tu te moques de moi, là...

Pas du tout. Il suffit de lire leur correspondance.

Bon, pour revenir à 1848, Marx s'enfuit en Angleterre. La Ligue des communistes se reconstitue à Londres et il va y avoir une réunion de la section dont lui et Engels étaient membres, et ils vont en être exclus. Imagine un peu : Marx et Engels exclus du premier parti communiste de l'histoire ! Et ce qui est particulièrement intéressant, ce sont les attendus de leur exclusion^v.

C'est-à-dire ?

Les motifs avancés pour justifier leur exclusion. Ce n'est pas gratiné. Pour être honnête, il faut tout de même dire qu'il y avait en gros deux tendances dans la Ligue, une tendance modérée avec Marx, certains diront « réaliste », et une tendance gauchiste. Les modérés pensaient que la classe ouvrière ne pouvait pas réussir une révolution en Allemagne, et ils avaient raison, mais ils occultaient le fait que la tâche des révolutionnaires était d'être aux côtés de travailleurs et de les encourager à s'organiser, pas de les inciter à soutenir les libéraux bourgeois. Les « gauchistes » pensaient, comme tous les gauchistes, qu'il était possible de faire la révolution à tout moment.

Ce qui est intéressant dans cette affaire, ce sont les motifs invoqués pour l'exclusion et ces motifs sont directement liés à l'activité de Marx et Engels. On trouve tout ça dans un livre déjà ancien d'un certain Fernando Claudin, tiré de sa thèse de doctorat je crois, intitulé *Marx, Engels et la révolution de 1848*, ou quelque chose comme ça. C'est un livre passionnant^{vi}.

Bref, parmi les motifs d'exclusion, il est dit qu'il fallait renforcer la

Ligue et pas éditer des gazettes – allusion évidente à la *Nouvelle Gazette rhénane*. Il est reproché à Marx et Engels de s'être entourés d'une camarilla de littérateurs et d'avoir fantasmé sur leur futur pouvoir politique, d'avoir utilisé la Ligue à des fins personnelles, etc. C'est assez dur. Marx et Engels vont répondre à cela d'une manière extraordinairement hypocrite. Ils vont accuser les autres d'avoir fait ce qu'eux-mêmes ont fait – une manie, chez eux, soit dit en passant. Apparemment, personne ne verra la manipulation, et ce document passera à la postérité comme un modèle de texte révolutionnaire. Pense donc, c'est dans ce texte qu'il parle de « révolution en permanence » !

Engels écrit un texte ^{vii} dans lequel il déclare que la défaite du mouvement ouvrier ne peut pas être imputée aux décisions de quelques chefs mais aux conditions sociales qui dominaient. Bref, ce n'était pas de leur faute. Mais Engels ne dit évidemment pas que si on dissout un parti révolutionnaire au début d'une révolution, et que si quelques mois plus tard on refuse de le reconstituer, ça ne crée pas les conditions d'un succès.

Les communistes exilés à Londres ont donc demandé des comptes à nos deux compères, qui vont répondre dans un très curieux document, connu sous le nom d'« Adresse du comité central à la Ligue des communistes » ^{viii}.

C'est en fait une véritable autocritique, mais jamais ils ne disent « je » ou « nous » avons fait telle ou telle erreur. Ils se désignent par « les petits-bourgeois », les « démocrates bourgeois », les « rédacteurs de journaux démocratiques », etc. sans dire évidemment que c'est d'eux-mêmes qu'ils parlent. Le lecteur peu au courant croit vraiment qu'ils s'en prennent aux petits bourgeois. Ils appellent les travailleurs à ne pas servir de claque aux démocrates bourgeois (alors que c'est précisément ce qu'ils ont fait), et à créer une organisation de parti autonome (alors qu'il en existait une et que Marx l'avait dissoute!), ce qui est comique lorsqu'on songe à la panique d'Engels à l'idée que le programme de la Ligue soit diffusé ^{ix}.

Cette autocritique de leur propre activité de démocrates bourgeois sous la forme d'une critique virulente de la politique démocrate bourgeoise explique que tant de lecteurs aient été victimes de la mystification. Mais il y a aussi les malhonnêtes, ceux qui font preuve de mauvaise foi. Ceux qui nient que Marx ait dissous la Ligue se justifient en disant que si Marx avait fait une chose pareille, ce serait admettre qu'il l'aurait caché toute sa vie ! Il est évident qu'il n'allait pas s'en vanter ; mais justement, il en a parlé, dans l'« Adresse du comité central à la Ligue des communistes », sans se nommer, évidemment...

L'orthodoxie communiste a traité cette affaire de manière très curieuse, comme on pouvait s'y attendre. On dit par exemple que Marx a dissous le Comité central de la Ligue mais pas la Ligue elle-même, ce qui n'a évidemment aucun sens. C'est un peu jésuitique comme argument. Mais le pompon revient à Étienne Balibar qui attribue à Marx la fondation de l'Association ouvrière de Cologne, ce qui est absurde.

Il y a un point qu'il faudrait que tu abordes, à mon avis, et là on va être obligé de parler de Bakounine. C'est le point de vue de Marx et Engels sur la question slave, en 1848 d'abord, et évidemment plus tard.

Tu as parfaitement raison. La révolution de 1848 n'a pas seulement révélé la stratégie d'alliance de Marx et Engels avec la bourgeoisie démocratique, même si dans leur esprit c'était quelque chose de temporaire, un prélude, comme le dit le *Manifeste*. 1848 a été en quelque sorte le révélateur de leurs positions sur la question slave et sur la Russie. Et là, effectivement, on sera obligé de parler de Bakounine.

Pourquoi, ils se sont affrontés sur cette question ?

Pas qu'un peu. Marx et Engels avaient mis sous le boisseau l'organisation du prolétariat et se sont révélés comme des partisans acharnés de l'unité allemande. Je rappelle que c'est par la stratégie parlementaire qu'ils entendaient réaliser le socialisme et c'est pourquoi le *Manifeste* nous dit que la conquête de la démocratie est la première tâche de la classe ouvrière^x. Il est évident que du point de vue de la réalisation d'une société socialiste, conquérir la démocratie dans une nation constituée de 49 États, avec 49 parlements différents, ne présente pas grand intérêt.

Donc l'objectif est un État unitaire. Chasser du trône quelques ducs et quelques princes n'était pas un problème. Le problème est que Marx et Engels voulaient créer un État unitaire allemand en maintenant dans ce cadre étatique les territoires slaves qui, au cours de l'histoire, avaient été annexés par l'Autriche et la Prusse. Leur projet d'unité nationale allemande reposait sur le refus de l'indépendance nationale des Slaves. Leur argumentation se fonde sur deux points : le premier est que l'indépendance nationale des Slaves d'Europe centrale est contraire à l'intérêt de l'Allemagne (dans le sens général : Prusse plus Autriche). Par exemple si on regarde une carte de l'Empire autrichien, on s'aperçoit que si la Bohême, c'est-à-dire en gros ce qui sera la Tchécoslovaquie, devient indépendante, il y aura un énorme trou dans la frontière orientale de l'Empire. Engels disait que sans la Bohême, l'Allemagne aurait l'air d'une miche de pain rongée par les rats^{xi}.

Par ailleurs, Engels déclara qu'il n'était pas admissible que les Slaves se mettent en travers de la route qui permet à l'Allemagne d'accéder à la Méditerranée et au Danube^{xii}. C'est un raisonnement qui relève de la *Realpolitik*, de la politique pragmatique et bourgeoise, mais de l'internationalisme prolétarien. La social-démocratie allemande partagera tout à fait cette opinion. En deuxième lieu, l'argumentation de Marx et Engels repose sur l'idée que les Slaves sont inférieurs aux Allemands en termes de civilisation, et qu'ils devraient être reconnaissants aux allemands de les avoir germanisés.

Tu ne pousses pas un peu le bouchon, là ?

Pas du tout. Cette idée est développée sur des pages et des pages de leurs écrits, surtout Engels, d'ailleurs. Les Slaves veulent leur indépendance ? Voilà comment ils remercient les Allemands de les avoir germanisés, de leur avoir apporté le progrès et la civilisation, etc. Je ne plaisante pas, c'est presque mot pour mot ce qu'écrit Engels^{xiii}. Il faut dire que c'était le gaffeur du couple. En gros, il disait tout haut ce que Marx pensait tout bas. Marx n'a jamais réagi à ses dérapages racistes et hystériques. Par exemple quand il parlait d'exterminer les Tchèques^{xiv}, ou quand il parlait de « déchets de peuple » à propos des Tziganes, des Albanais, Monténégrins, Slaves du Sud, Basques, Celtes, etc.^{xv}, bref tous les peuples qui selon lui n'avaient pas d'avenir historique, ni de passé, d'ailleurs. En 1848, Engels a inventé un concept intéressant, mais inquiétant, celui de « nations contre-révolutionnaires », les Slaves, bien entendu^{xvi}.

Tout ça, on le trouve dans les articles de la *Nouvelle Gazette rhénane*, dans leur correspondance. Il y a un marxiste qui fait une analyse très intéressante de cette question des nationalités « non-historiques » chez Marx, Rosdolsky, un Ukrainien^{xvii}.

Et puis il y a la Pologne, qui a été dépecée trois fois par la Russie, l'Autriche et la Prusse. À lire Marx et Engels, on a l'impression que la Prusse a été contrainte par les deux autres puissances, la Russie et l'Autriche, à participer au dépeçage. En fait ils avaient un point de vue de nationaliste allemands, et les marxistes et autres marxologues se sont évertués à minimiser leurs positions. Je ne sais plus si c'est Engels ou Marx, je crois que c'est Engels, qui écrit que si la Prusse devait un jour restituer des territoires à la Pologne, il faudrait en lâcher le moins possible, que telle et telle ville ne seront en aucun cas restituées, et que les Polonais pourront toujours se rattraper en récupérant des territoires russes^{xviii} !!!

Tu disais qu'il va bien falloir parler de Bakounine. De quelle manière entre-t-il en scène ?

Lorsqu'il apprend que la révolution a éclaté, Bakounine est à Bruxelles, et il se rend à Paris à pied. Des témoins racontent qu'il dort sur la paille avec son fusil, aux côtés des émeutiers ^{xix}. Caussidière ^{xx}, je crois, raconta alors que Bakounine faisait merveille dans une révolution mais qu'après il faudrait le fusiller. Mais Bakounine sent que sa révolution est ailleurs. Je rappelle qu'il n'est pas anarchiste, c'est une sorte de démocrate socialiste radical, dont la préoccupation est de libérer les Slaves de l'oppression russe et allemande. Alors il se rend en Allemagne pour faire de l'agitation.

Un jour je me suis amusé à suivre sur une carte les pérégrinations de Bakounine en Europe à ce moment-là. C'est invraisemblable le nombre de kilomètres qu'il a parcourus. Malheureusement, j'ai perdu la carte que j'avais faite.

Bien, son idée était très simple et très rationnelle : puisque les Allemands veulent leur unité nationale et les Slaves leur indépendance nationale, et puisque l'ennemi commun est l'ensemble des régimes despotiques alors en place, Allemands et Slaves n'ont qu'à s'allier et se soutenir mutuellement. Une approche totalement inacceptable pour les bourgeois allemands, mais aussi pour Marx et Engels, et pour les mêmes raisons. Pour tous ces gens-là, une alliance avec les Slaves équivalait à une reconnaissance de la légitimité de leurs revendications à l'indépendance.

Pour promouvoir son projet politique d'alliance germano-slave, Bakounine rédigea un « Appel aux Slaves » dans lequel il dit que les Slaves doivent tendre une « main fraternelle » aux Allemands, etc ^{xxi}. Dans l'univers conceptuel de Marx et Engels, la « main fraternelle » ne passe pas. C'est du gnan-gnan humaniste. Engels rédigea en réponse un texte intitulé « le Panslavisme démocratique », hystérique, rempli de haine, de mépris et de racisme anti-slave. C'est dans ce texte qu'il dit que les « crimes » dont les Slaves accusent les Allemands sont en réalité parmi les meilleures choses dont les Allemands peuvent se vanter ^{xxii} !

Contrairement à ce qu'on pense, l'origine de l'opposition entre Marx et Bakounine n'a pas sa source dans les divergences au sein de l'AIT mais dans leurs profondes divergences sur la question germano-slave. Si on ne sait pas ça, on ne comprend pas grand chose au problème, selon moi. En particulier on ne comprend pas pourquoi Marx a en quelque sorte « importé » dans l'AIT les accusations de « panslavisme » contre Bakounine, pour le déconsidérer. Ce sont des accusations que lui et Engels avaient déjà portées en 1848-1849 pour le déconsidérer.

Tu peux dire deux mots sur le panslavisme ? Qu'est-ce que c'est ?

Pour résumer et aller très vite, c'est l'idée selon laquelle le salut des Slaves d'Europe centrale se trouve dans leur assujettissement à la Russie. L'idée est que la Russie est la seule nation slave indépendante et capable de tenir tête aux empires concurrents, y compris la Turquie, et que les Slaves ont tout intérêt à se mettre sous sa protection. Bakounine était féroce, je dis bien féroce, opposé à cette option. Il pensait que la soumission des Slaves à la Russie était la pire des choses qui pourrait leur arriver^{xxiii}. Marx et Engels le savaient très bien, pourtant ils n'ont pas cessé d'accuser Bakounine de panslavisme, ce qui l'affectait énormément.

C'est dès la révolution de 1848 que Bakounine devient l'ennemi mortel parce que ses positions constituent, à leurs yeux, une véritable menace contre l'unité de l'Allemagne à laquelle Marx et Engels aspirent, mais pour eux l'« unité de l'Allemagne » se comprend en incluant les territoires slaves. Ils vont développer une haine féroce contre Bakounine et auront recours aux pires calomnies pour le déconsidérer, en 1848-1849, mais aussi à partir de 1869, parce qu'à cette date-là eut lieu un congrès de l'AIT qui révéla que les positions des bakouniniens étaient majoritaires.

Malheureusement, l'opinion générale réduit le conflit Marx-Bakounine au conflit sur la politique de l'Internationale. Mais c'est en réalité beaucoup plus profond et complexe que ça. Parce que les fantasmes anti-slaves et anti-russes de Marx en 1848 vont ressortir de plus belle après le congrès de Bâle de l'AIT en 1869.

Il faudra que tu expliques la date de 1869. Mais en attendant, tu dis que Marx et Engels ont des positions anti-slaves. Tu as expliqué qu'elles se fondent sur l'idée de la supériorité de la civilisation germanique. Est que c'est la même chose pour la Russie ?

Leur position sur la Russie est plus complexe, mais elle est liée à la revendication allemande de démocratie et d'unité nationale. Marx dit que la Russie est une puissance rétrograde, despotique, qui se trouve au centre de toutes les initiatives visant à briser les tentatives de réaliser la démocratie en Allemagne et d'y réaliser l'unité nationale. Marx est un remarquable analyste des relations internationales, mais sa paranoïa anti-russe transpire tellement dans ses analyses qu'elle les invalide dans une large mesure. Naturellement, Bakounine est également l'objet de cette paranoïa, puisqu'il est accusé d'être un agent du tsar.

On voit donc que le conflit date de bien avant la fondation de l'AIT.

La vision politique de Bakounine en 1848 est bien plus réaliste et rationnelle que celle de Marx. Quand je dis ça, il faut tout de même avoir à l'esprit que l'un comme l'autre avait une idée de ce qu'il fallait faire, mais aucun des deux n'avait les moyens d'influer réellement sur les événements. Donc toute réflexion sur leurs options du moment reste parfaitement académique.

Bakounine ne nie pas que la Russie a pu être par le passé le centre de la réaction en Europe centrale, le foyer de toutes les initiatives visant à entraver le développement de la démocratie mais, comme il le dit justement, les rois de Prusse successifs n'avaient pas besoin qu'on les encourage dans ce sens. Ce n'est pas la Russie qui les a frustrés de leur désir ardent d'accorder des concessions démocratiques à leurs sujets. Mais la situation s'est progressivement renversée, et l'explication que donne Bakounine montre qu'il est bien meilleur « marxiste » que Marx. Il explique que la progressive montée en puissance de la Prusse renverse le rapport des forces.

La Russie reste un pays rétrograde à tous les niveaux : économique, politique, administratif et militaire. Elle est en outre rongée par la corruption. La Prusse, au contraire, a pris des mesures pour développer les forces productives ; elle a une administration étatique efficace, elle a une armée bien encadrée et bien équipée. Cette montée en puissance de la Prusse, qui connaîtra son apogée avec la fondation de l'empire allemand en 1871, bloque l'expansion de l'influence russe à l'ouest et au nord-ouest et oblige la Russie à se tourner vers l'Asie centrale, c'est-à-dire vers des régions moins développées.

Donc le potentiel de nuisance de la Russie diminue avec la montée en puissance de la Prusse, puis de l'empire allemand. A partir des années 1860, à peu près, le centre de la réaction en Europe, c'est l'Allemagne, dit Bakounine, qui a une vision bien plus dialectique que Marx.

Marx ira jusqu'à dire que c'est à l'instigation de la Russie que Bismarck a fait la guerre à la France en 1870 !

Tu parlais de 1869. Que représente cette date ?

C'est une date très importante pour Marx parce que lors du congrès de Bâle de l'Internationale, qui s'est tenu cette année, il s'est trouvé en minorité sur un point de l'ordre du jour, la question de l'héritage. Marx avait cru que cette question avait été mise à l'ordre du jour par une intrigue de Bakounine. Alors il proposa une contre-motion au nom du Conseil général, en pensant qu'il allait écraser Bakounine, lui « porter un coup décisif », comme il expliqua par la suite^{xxiv}. En fait il se tira une balle

dans le pied (une spécialité, chez Marx, lorsqu'on y songe) car sa contre-motion fut largement minoritaire.

Pour Marx, c'était inacceptable.

Pour être honnête, si je m'en tiens à mes souvenirs, la motion de Marx me paraissait être plus réaliste et mieux argumentée que celle de Bakounine, mais ce n'est pas le lieu d'en débattre ici. Sur le fond ils sont d'accord, les divergences se portant sur le processus par lequel on arrive à la suppression de l'héritage. En fait, ce point de l'ordre du jour visait à situer les enjeux entre les deux courants, étatiste et fédéraliste, de l'Internationale. C'était un peu le concours de deux gamins qui veulent savoir lequel pisse le plus loin. En tout cas ça a traumatisé Marx, qui n'avait pas l'habitude qu'on s'oppose à lui. La réaction a été immédiate : colère, menaces, etc. Un de ses disciples, tétanisé, murmura : « Marx ne va pas être content ^{xxv}... » A partir de là fut lancée une campagne invraisemblable de calomnies à laquelle participèrent tous les proches de Marx. Pour l'anecdote, le rapport que fit le Conseil général de ce congrès est stupéfiant. Il développe les arguments du Conseil général sur la question de l'héritage, mais mais n'informe pas les lecteurs que sa résolution fut rejetée par le congrès ! C'est ça la démocratie façon Marx.

Je sais bien que tout ça peut sembler trivial, et qu'il peut sembler tout à fait abusif de mettre en regard les petites mesquineries de Marx, d'une part, et l'apport que constitue son œuvre monumentale à la critique du capitalisme, de l'autre. Je pense, quant à moi, qu'il n'est pas possible de dissocier les deux parce que l'accumulation de toutes ses petites mesquineries, manipulations, coups en douce, a très largement influencé le destin du mouvement ouvrier international et qu'il faudra bien qu'un jour quelqu'un en rende compte en son nom. Et puis on ne m'a pas demandé de parler du marxisme mais de Marx. Ce n'est pas le bicentenaire du marxisme mais celui de Marx.

Concernant l'AIT, je crois que tout a été dit, mais je pense que deux choses essentielles doivent être répétées : d'abord, le conflit qui l'a secouée n'était pas un conflit de personnes mais un conflit lié à deux projets de société différents. Ensuite on a affaire à deux visions stratégiques opposées.

Pour Bakounine, l'AIT était une structure de type syndical, regroupant les travailleurs sur la base de leur rôle dans le processus de production. C'est dans cette perspective qu'elle a été créée. Cette structure constituait le modèle à partir duquel la société émancipée allait s'organiser.

Pour Marx, l'AIT était un regroupement de partis politiques. Il entendait transformer les fédérations de l'Internationale en partis dont

l'objectif était de présenter des candidats aux élections, dans l'espoir de conquérir de cette manière le pouvoir politique. C'est dans ce sens que je disais que la problématique de l'Internationale pour Marx se réduisait à la question de la social-démocratie. Figure-toi qu'il y a un historien bolchevik, Iouri Stekhlov, qui pensait que la Première Internationale fonctionnait sur le mode du « centralisme démocratique »^{xxvi} ! Un invraisemblable anachronisme, mais pour qu'un tel type en arrive à dire ça, il fallait que la manière dont l'histoire de l'AIT avait été transmise au sein de la social-démocratie ait été complètement biaisée...

Ce qui me fait penser à James Guillaume qui s'était rendu à un congrès des socialistes suisses, après son exclusion et celle de Bakounine de l'AIT, dans l'espoir fou d'entamer un processus de réconciliation. Il s'est aperçu avec stupéfaction que les gars n'étaient même pas au courant que le congrès de La Haye les avait exclus ! Par ailleurs, lorsqu'il essaya de leur expliquer les conceptions fédéralistes d'organisation, les socialistes ne comprenaient tout simplement pas de quoi il parlait ! C'est dire que le dialogue n'était pas facile... Dans son rapport, Guillaume évoque l'invraisemblable arrogance de ces socialistes, détenteurs de la vérité grâce au « socialisme scientifique ».

Il faut savoir qu'au sein du Conseil général, la seule fonction de Marx était d'être le représentant d'une fédération allemande qui n'existait pas ! En effet, la loi allemande interdisait toute adhésion à une organisation étrangère, ce qui fut avancé comme prétexte pour justifier le peu d'adhérents allemands. Mais dans tous les autres pays également, l'Internationale était interdite et les militants étaient victimes de la répression ! Ce qui ne les empêchait pas de développer l'AIT et d'organiser des dizaines de milliers de travailleurs.

L'exclusion de Bakounine et James Guillaume, qui eut lieu au congrès de La Haye, avait été minutieusement préparée. Engels avait désespérément tenté de rallier un maximum de travailleurs pour gonfler les effectifs de la Fédération allemande fantôme et avoir des mandats. Mais affolé, il écrit à Liebknecht ! Quoi, il n'y a que 208 adhérents^{xxvii} ? On comprend dès lors le besoin urgent de falsifier les mandats, une activité dans laquelle Becker, devenu en quelque sorte l'exécuteur de basses œuvres de Marx, était passé maître. Je crois que c'est lui qui parlait de « delegiertenmacherei », fabrication de délégués. La falsification des mandats à La Haye mériterait qu'on écrive un livre là-dessus.

J'ai l'impression qu'on est en train de s'enliser dans les détails. Il reste que Marx fut un acteur déterminant de l'histoire de l'Internatio-

nale, non ? On ne peut pas nier cela quand même.

Pas tant que ça en fait. Tu me reproches de m'enliser dans l'événementiel au lieu de parler de grands principes. Mais l'histoire est faite tout d'abord d'événements. Moi, je te parle d'événements, de faits. Tout ce que je te dis, je pourrais te produire les sources si j'étais dans ma bibliothèque. C'est une fois qu'on a bien examiné les faits, un maximum de faits, qu'on peut ensuite tirer des conclusions, faire des analyses, définir les grandes lignes. Or bien souvent dans les textes marxistes il n'y a pas ou peu d'événements, seulement des proclamations idéologiques^{xxviii}.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

Eh bien, je pense à un texte d'un universitaire états-unien nommé August Nimtz, qui a écrit dans une revue intitulée *Science and Society* trois pages contre Bakounine, un chef d'œuvre du genre^{xxix}. Je pense à ce texte parce que j'ai lu récemment, mais évidemment il y en a d'autres. J'y ai répondu, peut-être un peu trop longuement, puisque j'ai pondu une soixantaine de pages, mais comme dit ma fille, c'est pas parce qu'un type écrit trois pages de conneries que t'as pas le droit d'en écrire 60 pour rectifier les faits^{xxx}.

Donc en trois pages, il accumule toutes les idées reçues, les préjugés, les falsifications que les marxistes ont accumulés depuis Marx. Sa démarche ne consiste pas à se référer aux progrès de l'historiographie sur Bakounine depuis 1870, et ils sont nombreux, mais à répéter sans aucun esprit critique ce que Marx, et un autre gars nommé Hal Draper, ont dit. Draper est mort en 1990 je crois, il fut un temps trotskiste et il a écrit une « Théorie de la révolution de Karl Marx »^{xxxi} en cinq volumes dans lesquels on trouve des pages d'une partialité, d'une malhonnêteté et d'un sectarisme incroyables. Bon, mais on n'est pas là pour parler de Hal Draper. Mais les types de ce genre ne tiennent pas compte des faits, des événements réels, ils ne considèrent que l'interprétation des événements faite par l'orthodoxie. Toute la stratégie de Marx contre Bakounine dans l'Internationale était fondée sur l'idée que le Russe voulait contrôler le Conseil général. Malgré toutes les preuves du contraire, Marx s'en est tenu à cette thèse, alors que Bakounine voulait réduire les pouvoirs du Conseil général, voire même le supprimer !

Un exemple typique de traitement idéologique d'un événement. On connaît cette fameuse phrase de Marx : « Tout ce que je sais, c'est que je ne suis pas marxiste. » Cette phrase revient constamment, et on l'utilise pour montrer que Marx prenait de la distance par rapport au système qu'il avait construit, pour montrer qu'il refusait de créer une orthodoxie.

C'est sûr que si on pense au destin qu'a connu le marxisme par la suite, cette phrase permettrait de relativiser toutes les dérives qu'on connaît et de ne pas les mettre sur le compte de Marx. Mais en fait, ce n'est pas du tout ça, la réalité est tout à fait triviale.

En fait, c'est son gendre, Lafargue, qui avait écrit un bouquin^{xxxii} dans lequel il prétendait expliquer la pensée économique de Marx, mais il l'avait fait de manière si caricaturale, si schématique, que Marx ne s'y retrouvait pas. C'est alors qu'il s'est écrié : si c'est ça le marxisme, alors je ne suis pas marxiste. C'est aussi bête que ça. Engels a repris cette phrase plus tard pour lui donner le sens qu'on lui attribue aujourd'hui. C'est ça que j'appelle le traitement idéologique d'un événement.

Mais on retrouve la même chose chez Bakounine. Par exemple on nous ressort constamment cette fameuse phrase sur la passion de la destruction qui est en même temps une passion créatrice^{xxxiii}. D'abord, quand Bakounine a écrit ça, il n'était pas anarchiste, il ne le sera que 26 ans plus tard. On ne peut donc pas imputer ce genre de propos à l'anarchisme. Ensuite, cette phrase est incompréhensible si on ne la remet pas dans son contexte. À l'époque, on est en 1842, on était en pleine Hegel-mania chez les étudiants des universités allemandes. Cette phrase n'est qu'une imitation du maître, comme c'est le cas de toute la production de la gauche hégélienne. La philosophie de l'histoire de Hegel n'est qu'un vaste panorama rempli de civilisations qui s'effondrent joyeusement, permettant le surgissement non moins joyeux de nouvelles civilisations. Le livre de Hegel, *La Raison dans l'histoire*, est plein d'illustrations de ce propos. Mais on retrouve ça chez tous les auteurs de la gauche hégélienne, y compris chez Feuerbach lui-même, que Marx a un temps adulé. Donc tout ça est très banal, mais de nombreux auteurs, et pas des moindres, ont fait un traitement idéologique de cette banale phrase ; c'est-à-dire d'un propos, d'un événement qui n'a de sens que dans un contexte historique précis, ils en font un article de dogme.

Un autre exemple : le livre que Marx a écrit sur la Commune de Paris.

Dans un premier temps, au début de la guerre de 1870, lui et Engels craignaient par-dessus tout une insurrection des Parisiens qui aurait risqué de renverser le rapport des forces ! Pourvu qu'ils se tiennent tranquilles, disent-ils des Parisiens dans un premier temps. Leur correspondance montre qu'ils sont extrêmement inquiets d'un sursaut du prolétariat français. Ils font référence à la Révolution française et au sursaut national de 1792^{xxxiv}. La révolution était gravement en danger, toutes les monarchies despotiques d'Europe étaient coalisées contre elle et menaçaient de restaurer le roi. Il y eut une levée en masse fantastique

qui rassembla une immense armée, mal équipée mais qui flanqua la pilée aux monarchies coalisées. Eh bien, en 1871 Marx et Engels sont terrorisés à l'idée que les Français fassent la même chose. Pourquoi ? Parce que la victoire prussienne allait enfin créer les conditions de l'unification de l'Allemagne. Leur principale préoccupation alors, c'est ça : l'unité allemande ! Évidemment, pour savoir tout ça il faut aller chercher dans des documents dont on fait rarement état, dans leur correspondance : on y lit notamment que la victoire prussienne assurera l'hégémonie du marxisme sur le proudhonisme et transférera le centre de gravité du mouvement ouvrier de la France vers l'Allemagne ^{xxxv}.

Au début de la Commune, Marx et Engels disaient qu'il fallait que le prolétariat français se tienne tranquille, que la défaite française leur avait fait cadeau d'une république ^{xxxvi} – texto – et qu'il fallait qu'ils accomplissent leur devoir en allant voter – re-texto. Quand il y a eu l'insurrection, évidemment, ils ne pouvaient plus ne pas la soutenir. C'est dans cet esprit que Marx a rédigé *La Guerre civile en France*. Mais ce que les marxistes, marxologues et autres ont retenu, c'est le texte lui-même de Marx, en dehors de tout contexte. *La Guerre civile en France* devient ainsi un livre d'histoire, une référence indiscutable. Le plus marrant de l'histoire c'est qu'en épousant l'idée dominante de la Commune, le fédéralisme, en particulier, Marx est en totale contradiction avec lui-même. C'est ce qui fit dire à Bakounine que le livre était un « travestissement bouffon » de sa pensée ^{xxxvii}. Il y eut au moins un marxiste honnête qui partagea le point de vue de Bakounine, je veux parler de Franz Mehring.

Tout à l'heure tu parlais du Marx de la social-démocratie. Est-ce qu'on peut dire qu'il en a été le fondateur ?

Oui et non. Les rapports de Marx avec le socialisme allemand sont complexes et ambigus. Il n'a pas cessé de râler après les socialistes allemands. En fait, le vrai fondateur du mouvement socialiste dans ce pays est Ferdinand Lassalle, qui est très mal connu à cause de l'hégémonie idéologique de Marx qui a fini par dominer dans les esprits, pas facilement d'ailleurs. Disons qu'il y a en Allemagne un accord implicite pour désigner Marx et Lassalle, bien qu'ils aient de profonds désaccords, comme cofondateurs de la social-démocratie, une thèse qui déplaît fortement aux marxistes les plus sectaires.

Lassalle représentait tout ce que Marx n'était pas. Il fut immédiatement reconnu par le mouvement ouvrier de son temps puisque ce sont les ouvriers allemands eux-mêmes qui sont venus le chercher pour qu'il prenne leur direction ! Ça se passe en 1862 ou 1863, je ne sais plus. C'est

ainsi que le premier parti socialiste fut fondé en Allemagne. Lassalle accepta la présidence de l'organisation à condition que lui soient accordés les pleins pouvoirs !

En plus, Lassalle était riche, alors que Marx a toujours tiré le diable par la queue. Marx en voulait à Lassalle parce que, comme souvent quand on emprunte de l'argent, on en veut à celui qui nous le prête. Un jour Lassalle est venu rendre visite à Marx à Londres. Marx était furieux parce qu'en une semaine, son hôte a dépensé en cigares plus que ce que les Marx dépensaient en nourriture pendant cette même période^{xxxviii}.

Lassalle est mort très tôt, de la manière la plus stupide, dans un duel à cause d'une femme évidemment, mais malgré tout, cela pose quand même son homme dans une société machiste. À sa mort, en 1864, son parti n'avait que 4 ou 5 000 adhérents, mais il devint le noyau à partir duquel une organisation de masse allait se développer. Et surtout, malgré les critiques virulentes de Marx, les structures et les principes mis en place par Lassalle imprégnèrent en permanence la parti, même après sa fusion en 1869 avec le parti dit d'Eisenach, très vaguement « marxiste ».

Jusqu'en 1864, c'est-à-dire la mort de Lassalle, celui-ci était le seul contact de Marx avec le mouvement ouvrier allemand. Il faudrait que je regarde d'un peu plus près la question, mais il me semble que l'attitude de Marx et Engels en 1848-1849 – la collaboration idéologique avec la bourgeoisie – n'avait pas laissé un souvenir impérissable auprès des travailleurs allemands. Ce n'est qu'après 1867, la publication du *Capital*, que la cote de Marx remonte^{xxxix}.

Dans les années 1860 il y avait bien sûr Liebknecht et Bebel, mais ils étaient plus préoccupés par la création d'une opposition démocratique à la Prusse que par la création d'un parti socialiste. Socialement, ils s'appuyaient sur les démocrates, travailleurs manuels, juristes, enseignants, commerçants. Quand le parti socialiste fut fondé à Eisenach en 1869, sa composition sociale était très variée. Après la mort de Lassalle, Engels écrivit à Marx que leur seul contact valable en Allemagne était Liebknecht, ce qui n'empêchait pas Marx de le considérer comme un simple d'esprit^{xl} qui ne comprenait rien à la dialectique, une opinion fort négative sous la plume de Marx comme on peut le deviner. À cela il faut ajouter que Liebknecht était matériellement dépendant, pour vivre, d'organisations non socialistes et qu'il a toujours montré, et Bebel également, un intérêt extrêmement modéré pour l'Internationale. Marx passait son temps à les engueuler parce qu'ils ne s'occupaient que très mollement de développer l'AIT en Allemagne^{xli}. Ils étaient d'autant moins motivés qu'ils se retranchaient derrière la loi allemande qui interdisait

aux Allemands d'adhérer à une association non allemande. Mais en France, en Espagne, en Italie, au Portugal, partout en Europe, l'AIT était interdite et ses militants chassés par la police, réprimés emprisonnés. En fait, les dirigeants social-démocrates allemands ne se sont intéressés à l'AIT qu'à la fin de celle-ci.

En 1875 eut lieu à Gotha un congrès d'unification entre le parti de Lassalle, l'ADAV, et celui d'Eisenach, qui aboutit à l'élaboration d'un programme, le fameux programme de Gotha. En fait, c'est une victoire des idées de Lassalle, à la grande fureur de Marx. Ce congrès se termina même par un chant entonné par les congressistes, la « Marseillaise des travailleurs », qui disait entre autres : « Nous suivons le chemin audacieux tracé pour nous par Lassalle », ce qui dut faire étouffer Marx de rage.

Marx rédigea une sévère critique du programme de Gotha, mais les leaders socialistes ne voulurent pas entendre parler des désaccords de Marx envers ce programme. Sa critique ne fut donc pas publiée, et lorsque Marx demanda à Liebknecht de la communiquer à Bebel, Liebknecht refusa. Lorsque plus tard, en 1891, c'est-à-dire après la mort de Marx, Bebel prit connaissance du texte, il tenta par tous les moyens d'en empêcher la publication. C'est que Lassalle était vu comme l'homme qui avait donné vie au mouvement ouvrier allemand après l'échec de 1848. Il est possible – et personnellement je pense qu'il ne fait pas de doute – que si Marx en 1848, au lieu de fricoter avec la bourgeoisie radicale, avait poussé le mouvement ouvrier à s'organiser et à lutter, plutôt que de dissoudre le premier parti communiste de l'histoire pour ne pas effrayer les bourgeois, c'est lui qui aurait été considéré comme le fondateur du mouvement socialiste allemand.

Revenons sur ce fameux Lassalle. Il crée un parti en 1863, meurt en 1864. Comment est-il possible que dans ces conditions l'impact de cet homme ait pu être aussi important ?

En fait, Lassalle n'était pas un nouveau-venu, il existait sur la scène politique et sociale depuis déjà un bon moment. Il prend part à la révolution allemande de 1848, est arrêté en 1849 et fait un an de prison. A partir de 1862 il voyage dans toute l'Allemagne, fait d'innombrables discours, écrit d'innombrables pamphlets pour inciter les travailleurs à s'organiser. En d'autres termes, il devient très « visible », et c'est pour cela qu'on est venu le chercher.

Marx avait été en correspondance avec lui depuis 1848. Il était flatté par les références constantes que Lassalle faisait à ses idées et qu'il contribuait à répandre. L'exilé de Londres pensait sans doute que sa supé-

riorité intellectuelle finirait par prévaloir. Mais en attendant, il avait besoin de Lassalle pour lui emprunter de l'argent et pour trouver des éditeurs en Allemagne. C'est ce qui explique qu'il se retint en permanence de l'attaquer publiquement – tant qu'il était vivant... Dans sa correspondance privée, c'est autre chose. On y voit son amertume, mais aussi sa crainte à l'idée que Lassalle puisse d'appropriation ses idées et les déformer. On le voit flatter Lassalle bassement pour sa thèse de doctorat sur Héraclite, mais le dénigrer avec mépris dans sa correspondance et surtout le couvrir d'injures antisémites, telles que « nègre juif », etc ^{xlii}.

Bakounine a parfaitement raison de dire que ce n'est qu'après la mort de Lassalle que Marx s'en prend à lui publiquement. Mais c'était trop tard : le lassallisme était déjà profondément ancré dans le mouvement socialiste allemand. En fait, Lassalle est l'homme qui lie Marx organiquement au mouvement ouvrier. Bakounine a encore raison de dire que Lassalle a réalisé ce que Marx aurait voulu faire. Lassalle, d'une certaine façon, *était* le mouvement ouvrier allemand. J'imagine la frustration de Marx d'avoir vu jusqu'à la fin de sa vie la victoire posthume de son rival.

Pour mémoire, une historienne Sonia Dayan, a écrit deux livres passionnants sur Lassalle, je n'ai pas les titres en tête mais c'est paru chez L'Harmattan, donc faciles à trouver ^{xliii}.

Donc, pour répondre à ta question, je pense que Marx n'a fondé que très marginalement le mouvement socialiste allemand, mais qu'il l'a évidemment beaucoup influencé par la suite. Le basculement, selon moi, se fait en 1913, au moment du cinquantième anniversaire de la fondation de l'ADAV, le parti de Lassalle. Deux hommes s'affrontèrent à propos de la place respective de Lassalle et Marx dans la genèse du mouvement ouvrier allemand : Franz Mehring et Karl Kautsky. On peut dire que Mehring défendait Lassalle au nom de la vérité historique, Kautsky au nom de ce qui commençait à devenir une orthodoxie.

C'est que le marxisme a mis longtemps pour être reconnu comme doctrine politique en Allemagne à cause de la forte imprégnation des idées de Lassalle. Très peu de militants socialistes, par exemple, avaient lu *Le Capital*, alors même que les dirigeants lassalliens s'y intéressèrent beaucoup plus. Marx disait de Liebknecht qu'il n'avait pas lu quinze pages du *Capital* ^{xliv}. On peut dire que le fondateur du marxisme en Allemagne a été Karl Kautsky, qui resta toute sa vie le gardien de l'orthodoxie.

Contrairement à ce que beaucoup pensent, l'expansion du marxisme a été quelque chose de très laborieux. En France, par exemple, il a été victime des querelles sordides de la demi-douzaine de partis socialistes qui se concurrençaient pour avoir la faveur de la classe ouvrière ; mais il

fut aussi la victime de l'étroitesse d'esprit et de la vanité des plus proches disciples de Marx, Paul Lafargue, Jules Guesde. L'expansion du marxisme ne fut pas le résultat d'une soudaine illumination chez les ouvriers mais d'essais et de tentatives laborieuses.

On a l'impression à t'entendre que tu procèdes à une sorte de déconstruction.

Le mot « déconstruction » m'énerve. Disons que j'essaie, dans la mesure de mes moyens, de ramener le marxisme à sa dimension historique réelle. Une certaine démythification, voire démystification me semble nécessaire. Lorsque je lis que Marx a « fondé » la Première Internationale, il me semble nécessaire de ramener les choses à leur juste mesure. Je crois que c'est James Guillaume qui écrit que Marx a fait comme le coucou, il a pondu son œuf dans un nid qui n'était pas le sien^{xlv}. L'image est un peu forcée, mais c'est assez bien vu. Évidemment, les partisans de l'approche idéologique de la question ne peuvent accepter une telle vision des choses.

On parle rarement de l'AIT Allemande. C'est un sujet sur lequel les marxistes ne sont pas très bavards. Comme je l'ai dit, les social-démocrates prétextaient de la loi interdisant l'adhésion à une association étrangère pour expliquer le faible développement de l'Internationale en Allemagne. Mais ils oublient de préciser que cette loi était très rarement appliquée, et que les mêmes interdictions, et souvent une féroce répression, n'ont jamais empêché des adhésions de masse dans les autres pays.

J'ai dit, je crois que le seul statut officiel de Marx dans l'Internationale était d'être le représentant d'une fédération allemande inexistante : Marx avait absolument besoin de donner l'illusion d'une fédération active pour justifier son statut. Le problème, c'est que les dirigeants social-démocrates n'étaient pas très intéressés par l'AIT et Marx ne cessait de les houspiller pour ça. Les travailleurs allemands, eux, avaient parfaitement compris l'importance que l'AIT pouvait avoir dans le soutien à leurs luttes. Les groupes d'ouvriers s'adressaient directement au Conseil général pour obtenir un soutien à leurs conflits. Mais Marx en tant que représentant de l'Allemagne au Conseil général, était incapable de faire face aux nombreuses demandes de soutien provenant de groupes ouvriers allemands qui ne savaient pas à qui s'adresser. Seule une vraie fédération implantée sur le terrain, en Allemagne même, aurait pu répondre à leurs besoins.

Mais pourquoi cette désaffection des dirigeants allemands envers l'Internationale ?

Bonne question ! En fait le vrai fondateur de l'AIT en Allemagne fut Becker, un type un peu peu bizarre, tout d'abord proche de Bakounine, membre de l'Alliance, dans laquelle il défendit des positions très « gauchistes », puis qui s'est mis à le détester et qui s'est rapproché de Marx, mais c'était un électron libre. Il avait eu l'idée, excellente à mon avis, de constituer les fédérations de l'Internationale non pas sur des bases nationales, mais linguistiques. Marx était féroceement opposé à cette idée. Normal, car sur ces bases, aucune stratégie parlementaire n'était possible. Pourtant, il avait commencé à fortement à organiser les travailleurs de langue allemande, et l'AIT se développait non seulement en Suisse alémanique, mais aussi en Allemagne. L'opposition de Marx à cette idée fit que l'AIT ne se développa tout simplement pas en Allemagne. Un constat que fit par ailleurs un historien marxiste allemand, Franz Mehring, qui constata que partout où des partis nationaux de créaient, l'AIT périssait^{xlvi}.

Becker influençait de nombreux travailleurs en Allemagne, en Suisse, aux États-Unis tandis que les dirigeants social-démocrates allemands se lançaient dans des tentatives tous azimuts pour constituer une force électorale. Ces dirigeants eurent vite fait de comprendre le parti qu'ils pouvaient tirer de l'Internationale, sur le plan électoral. Liebknecht et ses amis donnèrent leur adhésion aux *principes* de l'AIT en mars 1869. Il faut souligner : « les principes ». Mais Marx se plaignit qu'ils ne firent rien de plus.

Ce pauvre Becker, que je ne trouve pas sympathique du tout par ailleurs, se fit littéralement voler la vedette par ses petits camarades socialistes. En effet, la légende officielle situera la fondation des premières sections de l'AIT allemande à la fondation du parti d'Eisenach en 1869, mais Becker avait commencé le boulot quatre ans auparavant, avec succès. Le rôle effectif de Becker fut complètement occulté par celui, tout à fait fictif, attribué à Liebknecht. Après la Commune, l'Internationale devint un événement mythique que la social-démocratie s'est approprié alors que les dirigeants socialistes allemands n'avait pratiquement rien fait, sinon des proclamations. Il faut cependant rendre hommage à Bebel et Liebknecht d'avoir eu au début de la guerre franco-prussienne une attitude internationaliste, ce pour quoi ils se sont d'ailleurs fait engueuler par Marx, pour des raisons que j'ai évoquées tout à l'heure : ils craignaient qu'une défaite prussienne ne retarde le processus d'unification nationale allemande.

En fait l'AIT devint en Allemagne une arme dans les controverses fé-

roces qui divisaient le parti. La mémoire magnifiée de l'Internationale devint ensuite un motif de gloire pour quiconque pouvait faire croire qu'il avait joué un rôle dans la diffusion de ses idées en Allemagne. C'est ainsi que Liebknecht et Bebel gonflèrent le rôle qu'ils purent jouer, et minimisèrent celui de Becker, qui de toute façon était décédé entre-temps. Le lecteur allemand finit par accepter l'idée que Becker eut un rôle effacé, son influence se limitant à la Suisse.

Les commentateurs marxistes ne peuvent pas accepter l'idée que les différentes fédérations de l'Internationale en étaient arrivées à en avoir tout simplement marre de Marx. Je parle des *vraies* fédérations, celles qui payaient leurs cotisations et avaient de nombreux adhérents. Comment expliquer autrement que toutes les fédérations de l'AIT, après qu'elles se sont aperçues qu'elles avaient été manipulées pour exclure Bakounine et James Guillaume au congrès de La Haye en 1872, aient toutes désavoué les exclusions, au point que Marx et Engels en arrivèrent à exclure de l'Internationale l'ensemble du mouvement ouvrier organisé de l'époque ^{xlvii} ? C'est pourtant la vérité, il suffit de lire les textes de l'époque.

Lorsque je lis que Marx a « combattu » pendant la révolution de 1848, c'est pareil. La seule chose pour laquelle Marx s'est « battu » en 1848 c'est pour réveiller la conscience de classe de la bourgeoisie libérale, et pour cela il a dissous le premier parti communiste de l'histoire. Engels au moins fit partie de la milice de Cologne, participa aux barricades d'Eberfeld pendant quelques jours en 1849 et prit part à la phase finale du soulèvement de Bade en juillet 1849. Ce qui lui valut au sein de la social-démocratie allemande le statut de « spécialiste militaire » et d'être appelé « le général » par ses proches. Que devrait-on dire de Bakounine, alors, qui a participé à l'insurrection à Paris en 1848, à celle de Prague, à celle de Dresde dont il a été l'un des principaux organisateurs. Sans parler de celle de Lyon. À ce propos, Engels déclara qu'à Dresde les ouvriers insurgés avaient trouvé en lui un chef compétent et de sang-froid ^{xlviii}. Venant d'Engels parlant de Bakounine, l'appréciation mérite d'être mentionnée.

On s'est livré à une sorte de vagabondage qui nous a permis d'aborder un tas d'aspects de la vie et de l'activité de Marx qui sont rarement évoqués, ou de les voir sous une lumière un peu inhabituelle. J'ai bien compris que tu pourrais être intarissable sur ces questions, alors je vais arrêter là et te poser une dernière question : Que pourrait-on retenir de Marx aujourd'hui ?

Un tas de choses. Mais là encore, il faut préciser de quoi on parle. Je m'explique.

Il y a l'héritage de Marx vu d'un point de vue idéologique. Je pense en particulier à ceux qui aujourd'hui s'efforcent de montrer que le marxisme en tant que corpus théorique reste encore le seul instrument permettant d'analyser et de comprendre le fonctionnement du système capitaliste. Marx reste pour eux la référence ultime et toute leur activité consiste à s'efforcer de montrer que la situation que nous vivons aujourd'hui reste explicable par le seul Marx. Ces personnes font en quelque sorte un travail d'exégèse visant à montrer que Marx a tout dit, ils pensent pouvoir trouver dans des manuscrits encore inédits de Marx des vérités qui n'ont pas encore été dites. C'est de la scolastique. Ça ressemble un peu au travail des moines du Moyen Âge. Ainsi, 150 ans après la publication du Livre I^{er} du *Capital*, cet ouvrage reste pour eux la référence essentielle pour comprendre la société dans laquelle nous vivons. Ils se livrent à un travail minutieux consistant à prouver, y compris grâce à des formules mathématiques, que le *Capital* a tout dit. De même 170 ans après la publication du *Manifeste communiste*, ce livre reste le guide permettant de définir une ligne politique. C'est absurde. Depuis le *Manifeste* et le *Capital*, le monde a changé. C'est évidemment une réflexion qui vaut aussi pour les auteurs anarchistes.

Personnellement, je pense que cet héritage-là est obsolète. Hegel dit quelque part que toute philosophie n'est que la philosophie de son époque. On pouvait bien de son temps étudier Platon, reconnaître son apport dans l'évolution de la pensée, mais il n'y avait pas lieu d'être platonicien. Ou quelque chose comme ça^{xlix}. Il faudrait faire la même chose avec Marx. L'apport de sa pensée est datée historiquement. Si la référence à sa pensée peut être encore utile aujourd'hui en tant que « grille de lecture », il reste que la compréhension du monde qui nous entoure doit aussi s'appuyer sur bien des auteurs qui, après lui, ont fourni des outils. En vrac, je citerai Max Weber, Gurvitch, Schumpeter, Chomsky, et bien d'autres plus récents que je n'ai pas en tête sur le coup. Et ne viens pas me dire que depuis Marx il n'y a pas eu d'économistes capables de fournir des outils d'analyse. Je tiens à signaler que chez les anarchistes de langue anglaise, le niveau de réflexion critique autour de la question du marxisme, de l'anarchisme et de l'analyse économique est bien supérieur à ce qu'on peut voir en France.

D'ailleurs ça me fait penser à une invraisemblable lacune du mouvement anarchiste. Il y a un libertain qui s'appelait Christiaan Cornelissen, qui a écrit entre 1903 et 1944 un *Traité général de science économique* en sept volumes qui a fait parler de lui en son temps et qui est tombé dans l'oubli ensuite, et que le mouvement anarchiste a complètement oublié, ou ignoré. Le Tome I du traité est consacré à la théorie de la valeur, l'au-

teur y fait une critique de la théorie de la valeur-travail. Il serait peut-être intéressant que le mouvement libertaire se plonge dans cette œuvre pour voir ce que raconte Cornelissen, et ça pourrait sérieusement enrichir le débat avec la marxisme sur cette question

Mais pour revenir à l'héritage idéologique, la plupart des concepts attribués à Marx le sont de manière abusive. Ce n'est pas lui qui a inventé le concept de lutte des classes, c'est-à-dire l'idée selon laquelle la division des classes entre ceux qui sont possesseurs des moyens de production et ceux qui en sont exclus créait des contradictions insurmontables. Proudhon, pour le parler que de lui, l'a précédé, et il y en a d'autres.

La question de la dictature du prolétariat, autre concept clé, est un peu une arnaque parce que Marx n'en parle presque jamais et n'a jamais fondé sa doctrine là-dessus. Il en parle deux ou trois fois dans sa jeunesse, autour des années 1850 lorsqu'il est encore influencé par Blanqui, qui parle de dictature de la plèbe ou quelque chose comme ça. Et après ça, Marx ne reparle de dictature du prolétariat que 25 ans plus tard, dans sa critique du programme de Gotha, qui n'était pas destinée à être publiée ! La dictature du prolétariat est un machin qui a été monté en épingle par Engels, qui va jusqu'à dire que la Commune de Paris était la dictature du prolétariat¹, alors qu'elle en était le contraire.

Même chose pour le matérialisme historique. Marx ne parle jamais de matérialisme historique, c'est Engels, encore lui, qui a monté ça en épingle. Marx ne prétend à rien d'autre que d'avoir élaboré une conception matérialiste de l'histoire, ce qui est déjà pas mal, mais là encore il n'est pas l'inventeur de cette idée.

Etc.

Ceux qui nous bassinent avec le fait que Marx et Engels ont inventé le socialisme scientifique oublient que c'est Proudhon qui a utilisé le terme le premier, et que le socialisme, c'est-à-dire une *doctrine politique*, ne peut en aucun cas être « scientifique ». Si le marxisme est une science, alors les postulats sur lesquels il est fondé doivent être soumis au même destin que les postulats de n'importe quel science : être examinés à la lumière de la méthode expérimentale, être réfutables et dépassés par de nouveaux postulats.

Je disais qu'il y a l'héritage idéologique de Marx. Il y a aussi son héritage politique. Son héritage politique, c'est la social-démocratie allemande. Je sais, il faudrait ajouter le bolchevisme, mais personnellement, je ne considère pas les bolcheviks comme marxistes, ce qui signifie, j'insiste là-dessus, que je conteste catégoriquement l'attitude qui consiste à attribuer à Marx la responsabilité intellectuelle des horreurs concentra-

tionnaires du prétendu communisme russe. Les bolcheviks sont des gens qui utilisaient les textes de Marx de manière opportuniste, mais s'il fallait les classer, je les mettrais dans la rubrique « populistes ».

Non, l'héritage politique de Marx, c'est la social-démocratie allemande. Mais cet héritage est biaisé par le fait que structurellement, la social-démocratie allemande est totalement imprégnée des positions de Lassalle, et que le marxisme est en réalité une doctrine qui s'est surimposée à cette structure lassallienne. Cette question mériterait d'être développée, mais je pense que ça suffit pour aujourd'hui. Je dirais en conclusion que le marxisme réel, celui de la social-démocratie allemande et de la II^e Internationale, est un épouvantable échec.

C'est affreux ce que tu dis. Il n'y a donc rien à tirer du marxisme ?

Bien sûr que si. Le marxisme est une doctrine sociale qui présente énormément de points de conjonction avec l'anarchisme. Le problème est que les marxistes ne semblent pas très disposés à l'admettre, donc pas de dialogue possible. Bien entendu, je n'irais pas jusqu'à dire avec Maximilien Rubel que Marx était un théoricien de l'anarchisme¹¹. Rubel a émis cette thèse dans les années 70, je ne sais pas s'il est revenu dessus par la suite. Mais vers le début des années 90, si ma mémoire est bonne, je l'ai interviewé sur Radio libertaire et je lui ai demandé de s'expliquer sur cette thèse. Il a systématiquement éludé mes questions, en disant que ce n'était pas intéressant, ce qui me fait penser qu'il avait abandonné cette idée. Il m'a dit que maintenant il s'intéressait beaucoup plus à Proudhon, mais là encore, il n'a pas donné de précisions. Des années plus tard, j'ai relu les notes marginales que Marx avait écrites sur le livre de Bakounine, *Étatisme et anarchie* – et que Rubel avait commentées, d'ailleurs, et j'ai trouvé que Marx semblait se rapprocher étrangement de Proudhon. C'est une question qui mériterait sérieusement d'être creusée. Les points de rapprochement entre anarchisme et marxisme sont un sujet passionnant à étudier, il y aurait beaucoup de choses à dire là-dessus, mais encore faudrait-il avoir un interlocuteur de bonne foi. Or le courant marxiste continue de faire ce que Marx a fait : refuser le débat et déformer la réalité. Je revois le sourire condescendant de ce militant en vue du courant trotskyste lorsque j'ai essayé de lui expliquer les similitudes dans la méthode d'exposition entre le *Système des contradictions économiques* et le *Capital*. Ce jour-là, j'ai compris le sentiment qu'a dû éprouver James Guillaume lorsqu'il se trouva confronté à la morgue des social-démocrates suisses au congrès d'Olten : vous les anarchistes vous êtes gentils mais un peu cons, nous les socialistes sommes dépositaires du socialisme

scientifique ^{lii}.

Avant de conclure, peux-tu développer un peu l'idée d'une éventuelle conjonction entre marxisme et anarchisme ?

A mon avis c'est un faux problème. On peut éventuellement parler de débat entre Marx et Bakounine, entre Marx et Proudhon. Alors que le marxisme est une doctrine élaborée par un homme, l'anarchisme est trop divers, il couvre un champ de réflexion et d'action trop varié. Et franchement je ne vois pas quel débat il pourrait y avoir entre Marx et Malatesta, par exemple. Bakounine rendait hommage à la contribution théorique de Marx, et c'était une opinion sincère. Si on s'en tient aux « fondamentaux », comme on dit, c'est-à-dire Proudhon et Bakounine, anarchisme et marxisme sont très proches sur le plan théorique, même s'ils divergent fondamentalement sur les questions de stratégie et d'organisation ^{liii}.

Donc, si après tout l'anarchisme et le marxisme se sont développés séparément – au niveau de la doctrine et de la théorie – ce développement a émané de préoccupations identiques mais avec la formulation de conclusions différentes. Si un certain nombre d'anarchistes refusent de considérer qu'anarchisme et marxisme sont issus de conditions identiques, ce refus entrave à la fois la compréhension des points sur lesquels ils s'approchent, et empêche également une véritable perspective et compréhension des différences. Ça pourrait faire l'objet d'une autre interview...

Oui, ben, on verra, on verra.

Avant de terminer je voudrais dire une dernière chose. Dans le registre de la critique de Marx il y a ceux qui se réjouissent de la désaffection générale envers le marxisme, voyant là la preuve de la pertinence de la pensée libérale. La critique anarchiste du marxisme ne doit pas se situer sur ce terrain-là. Les libertaires ne doivent en aucun cas hurler avec les loups et soutenir les critiques du marxisme faites par les ennemis de la classe ouvrière, les adversaires de l'émancipation humaine. Notre critique du marxisme est une critique de l'intérieur, ça se passe « entre nous », dirai-je, c'est une affaire de famille, même si elle est parfois vigoureuse. C'est la position qu'avait très clairement défendue Bakounine.

Mai-juin 2018

- i La première brochure d'Engels, anonyme, sera attribuée par les contemporains à Bakounine ! Arnold Ruge écrivit ainsi à un ami, en avril 1842, à propos de « Schelling et la révélation » : « Je te recommande la lecture de la brochure écrite par un russe, Bakounine de nom, qui vit maintenant ici... » A l'inverse, *La réaction en Allemagne* sera attribué à sa publication à... Engels !
- ii Le 19 novembre 1844, il écrivit à Marx, son tout nouvel ami, une lettre dans laquelle il l'informe que Stirner, leur ancien camarade du *Doktorklub*, venait de publier un livre qui fit beaucoup de bruit dans le cercle des Jeunes hégéliens. Stirner est alors défini par Engels comme « le plus talentueux, autonome et courageux du groupe des Affranchis ». Marx va réagir vigoureusement mais la lettre dans laquelle il s'explique est perdue. Par une lettre d'Engels datée du 20 janvier 1845 on comprend cependant que son ami était radicalement opposé à cette démarche. Engels, gêné, avoue qu'il s'est laissé emporter : « Je me trouvais encore sous le coup de l'impression que venait de me faire le livre, mais maintenant que je l'ai refermé et que j'ai pu y réfléchir davantage, j'en arrive aux mêmes conclusions que toi... »
- iii Les propos désabusés sur l'économie politique que tient Marx à Engels, dans une lettre du 2 avril 1852, témoignent de son désarroi : « Ça commence à m'ennuyer. Au fond, cette science, depuis A. Smith et D. Ricardo, n'a plus fait aucun progrès, malgré toutes les recherches particulières et souvent extrêmement délicates auxquelles on s'est livré. » (Marx Engels, *Lettres sur le Capital*, éditions sociales, p. 51.)
- iv *Le Manifeste communiste* : « la première étape dans la révolution ouvrière est la constitution du prolétariat en classe dominante, la conquête de la démocratie. »
- v Voir : « 1848 : Quand Marx liquide le premier parti communiste de l'histoire... et s'en fait exclure », <http://monde-nouveau.net/spip.php?article602>
- vi Chez Maspéro, 1980.
- vii « Révolution et contre-révolution en Allemagne », 1851.
<https://www.marxists.org/francais/marx/works/1850/03/18500300.htm>
- viii La première brochure d'Engels, anonyme, fut attribuée par les contemporains à... Bakounine ! Arnold Ruge écrivit ainsi à un ami en avril 1842 : « Je te recommande la lecture de la brochure [*il s'agit de Schelling et la révélation*] écrite par un Russe, Bakounine de nom, qui vit maintenant ici... » A l'inverse, *La réaction en Allemagne* de Bakounine, sera attribué à sa publication à... Engels
- ix Engels écrivit à Marx : « Si un seul exemplaire de notre programme en dix-sept points était diffusé ici, tout serait perdu pour nous. » C'est à cette époque qu'Engels fit part à Marx de sa crainte devant la montée de l'action des ouvriers du textile, qui risquaient de tout compromettre : « Les ouvriers commencent à s'agiter un peu, d'une manière encore très rudimentaire, mais en masse. Ils ont aussitôt formé des coalitions. Mais voilà justement ce qui contrecarre notre action... » (Engels à Marx, 25 avril 1848.)

- x « la première étape dans la révolution ouvrière est la constitution du prolétariat en classe dominante, la conquête de la démocratie » (*Manifeste communiste*).
- xi Engels, « Le Panslavisme démocratique », *La Nouvelle Gazette rhénane* des 15 et 16 février : La participation de l'Allemagne dans le démantèlement de la Pologne n'est pas seulement allègrement écartée du débat, elle trouve sa justification dans le fait qu'au Nord de l'Europe, les Allemands ont germanisé de vastes étendues de territoires slaves « dans l'intérêt de la civilisation ». Au Sud, « l'industrie allemande, le commerce allemand, la culture allemande introduisirent spontanément (*sic*) la langue allemande dans le pays ». Et les Slaves d'Autriche veulent accéder à leurs « prétendus droits ? » Mais un État indépendant en Bohême-Moravie couperait les débouchés naturels de l'Autriche sur la Méditerranée, l'Allemagne orientale serait « déchiquetée comme un pain rongé par les rats » ; « tout cela pour remercier les Allemands de s'être donné la peine de civiliser les Tchèques et les Slovaques obstinés, et d'avoir introduit chez eux le commerce l'industrie, une agriculture rentable et l'instruction ». Tout cela pour avoir « empêché ces douze millions de Slaves de devenir turcs ! » Engels fait peu de cas de la lutte acharnée des Slaves de l'ensemble des nations de l'Europe du Centre et du Sud-Est – auxquelles il faut adjoindre les Magyars – contre la menace turque. En 1683, c'est une armée slave, l'armée polonaise conduite par Sobieski, qui rompit le siège de Vienne par les Turcs, sauvant probablement du même coup la chrétienté occidentale.
- xii Cette idée revient plusieurs fois chez Engels. En 1882 il fait encore remarquer à Kautsky qu'aucun État slave des Balkans ne devait être autorisé à se placer en travers du chemin ou sur la voie ferrée entre l'Allemagne et Constantinople [Lettre du 7-15 février 1882].
- xiii Au Nord de l'Europe, les Allemands ont germanisé de vastes étendues de territoires slaves « dans l'intérêt de la civilisation », écrit Engels. Au Sud, « l'industrie allemande, le commerce allemand, la culture allemande introduisirent spontanément (*sic*) la langue allemande dans le pays ». Et les Slaves d'Autriche veulent accéder à leurs « prétendus droits ? » Mais un État indépendant en Bohême-Moravie couperait les débouchés naturels de l'Autriche sur la Méditerranée, l'Allemagne orientale serait « déchiquetée comme un pain rongé par les rats » ; « tout cela pour remercier les Allemands de s'être donné la peine de civiliser les Tchèques et les Slovaques obstinés, et d'avoir introduit chez eux le commerce, l'industrie, une agriculture rentable et l'instruction ». Tout cela pour avoir « empêché ces douze millions de Slaves de devenir turcs ». (Engels, *Le panslavisme démocratique*, in *Les marxistes et la question nationale*, Maspéro.) Engels fait peu de cas de la lutte acharnée des Slaves de l'ensemble des nations de l'Europe du Centre et du Sud-Est – auxquelles il faut adjoindre les Magyars – contre la menace musulmane. En 1683, c'est une armée slave, l'armée polonaise conduite par Sobieski, qui rompit le siège de Vienne par les Turcs, sauvant probablement du même coup

la chrétienté occidentale

xiv A la fin de son « Panslavisme démocratique », Engels appelle à la « lutte, la “lutte à mort, impitoyable”, contre les Slaves traîtres à la révolution ; la guerre d’extermination et le terrorisme sans merci – non dans l’intérêt de l’Allemagne, mais pour la révolution ! » Ces passages, et d’autres, n’ont jamais été démentis par Marx.

xv « Il n’y a aucun pays en Europe qui ne possède quelque part les restes d’un ou plusieurs peuples, survivances d’une ancienne population refoulée, et soumise par la nation devenue plus tard l’élément moteur de l’évolution historique. Ces survivances d’une nation impitoyablement piétinée par la marche de l’histoire, comme le dit Hegel, ces *déchets de peuples* deviennent chaque fois les soutiens fanatiques de la contre-révolution, et ils le restent jusqu’à leur extermination et leur dénationalisation définitive; leur existence même n’est-elle pas déjà une protestation contre une grande révolution historique ? » (Engels, « La Lutte des Magyars », *NGR* 13 janvier 1849). Engels fait allusion aux Gaels en Écosse, aux Bretons en France, aux Basques en Espagne et aux Slaves du Sud en Autriche.

xvi « Aux phrases ronflantes et sentimentales dont on nous paye sur la fraternité [allusion à « L’Appel aux slaves » de Bakounine] ... au nom des nations contre-révolutionnaires d’Europe, nous répondons : la *haine anti-russe* était et est encore la première des passions allemandes ; depuis la Révolution, elle est complétée par la *haine anti-tchèque et anti-croate*, et nous ne pouvons, en commun avec les Polonais et les Magyars, mettre en sécurité la Révolution que par le terrorisme le plus implacable contre ces peuples slaves ... » (Engels, « Le panslavisme démocratique »)

xvii Roman Rosdolsky, 1986 *Engels and the ‘Nonhistoric’ Peoples: the National Question in the Revolution of 1848*. Glasgow: Critique books, 1987. First published in *Critique*, No.18/19, 1986.

xviii Pour Marx et Engels, la Pologne, bien que nation slave, avait une fonction progressiste car elle constituait un glacis entre la Russie et la Prusse. Ils étaient donc favorables à l’indépendance polonaise à condition que la Prusse restitue à la Pologne le moins de territoires possible, quitte à ce que cette dernière se rattrape en annexant le plus de territoire possible à l’est, au détriment de la Russie. Aussi Engels propose-t-il candidement aux Polonais de se dédommager à l’Est : « Recevant de vastes territoires à l’Est, les Polonais se seraient montrés plus conciliants et plus raisonnables à l’Ouest », écrit Engels. Articles parus dans le *New York Times* en 1851-1852.

xix « ... pendant plus d’une semaine, j’habitai avec des ouvriers la caserne de la rue de Tournon, à deux pas du palais du Luxembourg ; cette caserne, auparavant réservée à la garde municipale, était devenue alors, comme beaucoup d’autres, une forteresse républicaine servant de cantonnement à l’armée de Caussidière. J’avais été invité à y demeurer par un démocrate de mes amis qui commandait un détachement de cinq cents ouvriers. J’eus donc ainsi l’occasion

de voir les ouvriers et de les étudier du matin au soir. » (Bakounine, *Confession*.)

xx Caussidière, un ancien de l'insurrection de Lyon de 1834, devenu préfet de police, déclare alors : « Quel homme ! quel homme ! Le premier jour de la révolution il fait tout simplement merveille, mais le deuxième jour il faudrait le fusiller. »

xxi « Les prétentions absurdes du parlement de Francfort, de ce parlement devenu maintenant la risée de l'Europe, et qui voulait faire de nous des Allemands, ces prétentions nous les repoussâmes tandis que nous tendîmes une main fraternelle au peuple allemand, à l'Allemagne démocratique. » Bakounine, « Appel aux Slaves ».

« Je voulais convaincre les Slaves de la nécessité d'un rapprochement avec les démocrates allemands, de même qu'avec les démocrates magyars. Les circonstances avaient changé depuis le mois de mai : la révolution avait faibli, partout la réaction s'intensifiait, et seules les forces unies de toutes les démocraties européennes pouvaient espérer vaincre l'alliance réactionnaire des gouvernements. » (Bakounine, *Confession*, 1850.)

xxii « Il apparaît que ces "crimes" commis par les Allemands et les Magyars contre les Slaves en question sont parmi les actes les plus louables dont notre peuple et le peuple hongrois peuvent se glorifier dans l'histoire. » Engels, *Le Panslavisme démocratique*.

xxiii « Pour les peuples russes et non russes, emprisonnés aujourd'hui dans l'empire de toutes les Russies, il n'est pas d'ennemi plus dangereux, plus mortel que cet empire lui-même 200. » (Étatisme et anarchie, IV, 13.) On ne peut pas être plus clair. Plus tard, Bakounine définira l'Appel aux Slaves comme « une brochure dans laquelle je me suis efforcé de prouver aux Slaves que loin de devoir attendre leur émancipation de l'appui de l'Empire de toutes les Russies, ils ne pouvaient l'espérer que de sa complète destruction » (*L'Empire knouto-germanique*, suite, « Dieu et l'État ».)

xxiv « Bakounine chercha alors d'une autre façon à atteindre son but – transformer l'Internationale en son instrument personnel. Il fit proposer au Conseil général, par notre comité romand de Genève, de mettre au programme du Congrès de Bâle la *question de l'héritage*. Le Conseil général y consentit, afin de pouvoir porter à Bakounine un coup décisif. Le plan de Bakounine était le suivant : si le Congrès de Bâle adoptait les « principes » (?) établis par lui à Berne, l'univers saurait que ce n'est pas Bakounine qui est allé à l'Internationale, mais que c'est l'Internationale qui est venue à Bakounine. Conséquence toute simple : le Conseil général de Londres, dont l'opposition à cette exhumation de la vieilleries saint-simonienne était connue de Bakounine, doit céder la place, et le Congrès de Bâle transférera le Conseil général à Genève de sorte que l'Internationale tombera sous la dictature de Bakounine. » (Marx-Engels, Communication confidentielle, mars 1870.)

xxv C'est Johann Georg Eccarius, qui avait proposé une résolution au nom du

- Conseil général, qui s'était s'était alors écrié : « Marx va être furieux ! »
- xxvi « A ce congrès [La Haye] il devait y avoir un conflit décisif entre les partisans de la lutte politique du prolétariat et du centralisme démocratique dans l'organisation de l'Internationale d'un côté, et les partisans de l'anarchisme dans le domaine politique et en matière d'organisation, de l'autre. » G.M. Stekloff, *History of the First International*, London Martin Lawrence limited, p. 228. See: <https://www.marxists.org/archive/steklov/history-first-international/ch14.htm>.
- xxvii Quatre mois avant le congrès de La Haye qui devait entériner l'exclusion de Bakounine et James Guillaume, Engels écrivit une lettre pressante à Liebknecht : « Combien de cartes, à combien d'adhérents et où, avez-vous distribué à peu près ? Les 208 calculées par Fink ne sont tout de même pas tout ! »
- xxviii Voici un exemple caractéristique de discours idéologique : « Marx n'a cessé de s'élever contre le messianisme anti-occidental, voire slavophile, de certains intellectuels russes, et en particulier contre *les conceptions de l'anarchiste Bakounine, adversaire acharné des méthodes de lutte que Marx s'efforçait de faire triompher dans le mouvement ouvrier avec le concours de l'Association internationale des travailleurs...* » (M. Rubel, *Marx critique du marxisme*, Payot, p. 157).
- xxix A.H. Nimtz, "Another "Side" to the "Story"", *Science & Society*, July 2016, Vol. 80, N° 3.
- xxx Voir la réponse de R. Berthier à A.H. Nimtz : « *Science & Society*, Mr A. H. Nimtz & Bakunin », <http://monde-nouveau.net/spip.php?article673>
- xxxi Hal Draper, *Karl Marx's Theory of Revolution*, 1977.
- xxxii Paul Lafargue, *Le déterminisme économique de Karl Marx*.
- xxxiii « Ayons donc confiance dans l'Esprit éternel qui ne détruit et n'anéantit que parce qu'il est la source insondable et éternellement créatrice de toute vie. La volupté de détruire est en même temps une volupté créatrice ! » (Bakounine, *La Réaction en Allemagne*.
- xxxiv « Les ouvriers français doivent remplir leur devoir de citoyens; mais en même temps, ils ne doivent pas se laisser entraîner par les *souvenirs* nationaux de 1792. » (Marx : « Seconde adresse du Conseil Général sur la guerre franco-allemande »). Par « faire leur devoir de citoyen, Marx entend : aller voter. Marx écrivit à Engels le 12 avril 1871 :« les ouvriers français doivent accomplir leur devoir de citoyens, mais ils ne doivent pas se laisser entraîner par les souvenirs de 1792. Qu'ils profitent de la liberté républicaine pour procéder à leur propre organisation. De leur énergie et de leur sagesse dépend le sort de la république »... « Abstention de l'internationale en France jusqu'à ce que la paix soit faite ».
- xxxv Karl Marx, lettre à Engels (20 juillet 1870) : « Les français ont besoin d'être rossés. Si les prussiens sont victorieux, la centralisation du pouvoir d'Etat sera utile à la centralisation de la classe ouvrière allemande. La prépondérance allemande transférerait, en outre, de France en Allemagne, le centre de gravité

du mouvement ouvrier européen et il suffit de comparer le mouvement de 1866 à aujourd'hui dans les deux pays pour voir que la classe ouvrière allemande est supérieure à la classe française sur le plan de la théorie et de l'organisation. La prépondérance, sur le théâtre du monde, de la classe ouvrière allemande sur la française, signifierait du même coupla prépondérance de notre théorie sur celle de Proudhon. »

xxxvi Engels écrit à Marx le 7 septembre 1870 : « Ces gens qui ont toléré Badinguet [*Napoléon III*] pendant 20 ans, prétendent aujourd'hui, puisque les victoires allemandes leur ont fait cadeau d'une république (et quelle république !) que les Allemands abandonnent immédiatement le sol sacré de la France ; sinon, guerre à outrance ... J'espère que la première ivresse passée, ils retrouveront leur bon sens, etc. ».

xxxvii Parlant de la Commune de Paris, Bakounine écrivit : « L'effet en fut si formidable partout, que les marxistes eux-mêmes, dont toutes les idées avaient été renversées par cette insurrection, se virent obligés de tirer devant elle leur chapeau. Ils firent bien plus : à l'envers de la plus simple logique et de leurs sentiments véritables, ils proclamèrent que son programme et son but étaient les leurs. Ce fut un travestissement vraiment bouffon, mais forcé. Ils avaient dû le faire, sous peine de se voir débordés et abandonnés de tous, tellement la passion que cette révolution avait provoquée en tout le monde avait été puissante. » (Œuvres, Champ libre, III, 166.)

Franz Mehring, le biographe marxiste de Marx écrivit à propos des prises de position de ce dernier sur la Commune de Paris : « Si brillantes que fussent ces analyses, dit en effet Mehring, elles n'en étaient pas moins légèrement en contradiction avec les idées défendues par Marx et Engels depuis un quart de siècle et avancées déjà dans le Manifeste communiste. » (...) « Les éloges que l'Adresse du Conseil général adressait à la Commune de Paris pour avoir commencé à détruire radicalement l'Etat parasite étaient difficilement conciliables avec cette dernière conception. »

xxxviii En juillet 1862 Lassalle passa trois semaines chez Marx. « La visite fut largement un désastre politique personnel. Lassalle affichait son argent, dépensant 1 £ par jour en cigares et en taxi, agaçant Marx, qui fumait des cigares bon marché et malodorants et allait partout à pied. » (Jonathan Sperber, *Karl Marx A Nineteenth-Century Life*, Liveright Publishing Corporation, p. 276.)

xxxix « Marx et Engels, comme les autres émigrés de 1848, avaient été oubliés depuis longtemps par la masse du peuple allemand, et jusqu'à la publication du *Capital* à la fin de 1867, dont Engels fit une bonne publicité, la plupart des socialistes allemands refusaient de croire que les idées de Lassalle n'étaient pas originales » (Roger Morgan *The German Social Democrats and the First International 1864-1872*, p. 124.)

xl Lettre de Marx à Kugelman, 24 juin 1868.

xli « [Liebknecht] n'a même pas l'excuse d'être inconditionnellement des nôtres. Il commet ses bêtises sous sa propre responsabilité, nous trahissant quand bon

lui semble et nous identifiant à lui, quand il ne sait plus comment se tirer d'affaire [...] Les Allemands se font une étrange idée de nos moyens financiers [...] Ils n'ont jamais envoyé un liard. Le C.G. doit cinq semaines de loyer et n'a pas payé son secrétaire. » (Marx à Engels, 22 juillet 1869.)

xiii Marx à Engels, 30 juillet 1862. Toute la correspondance de Marx est parsemée de remarques antisémites, en particulier lorsqu'il s'agit de Lassalle. À chaque fois que Marx évoque une personne qui se trouve être juive, il se croit obligé de préciser que cette personne est juive. Le seul juif qui trouve grâce à ses yeux est Moïse, mais lui n'est pas qualifié de « juif », c'est un « prêtre égyptien ». Parlant de Lassalle, Marx écrivit dans sa lettre à Engels du 30 juillet 1862 : « Il me paraît tout à fait clair – comme le montre la forme de sa tête et la façon dont poussent ses cheveux – qu'il descend des nègres qui accompagnèrent Moïse dans sa fuite d'Égypte (à moins que sa mère ou sa grand-mère paternelle aient copulé avec un nègre). Maintenant, ce croisement de judéité et de germanité d'une part et son fond négroïde de l'autre, doivent inévitablement donner naissance à un produit particulier. Le caractère importun du personnage est également conforme celui des nègres. » [*The fellow's importunity is also nigger-like.*]

xiii Sonia Dayan-Herzbrun : *L'invention du parti ouvrier. Aux origines de la social-démocratie (1848-1864)*, Paris : Éd. L'Harmattan, (Coll. « Chemins de la mémoire »), 1990 ; *Mythes et mémoire du mouvement ouvrier. Le cas Ferdinand Lassalle*, Paris : Éd. L'Harmattan, (Coll. « Logiques sociales »), 1990.

xliv Bebel a lu le capital deux ans après sa publication et Marx écrivit à Engels que Liebknecht n'avait pas lu 15 pages du livre (Marx à Engels, 25 janvier 1868).

xiv Marx « s'est joint à l'Internationale au moment où l'initiative des ouvriers anglais et français venait de la créer. Comme le coucou, il est venu pondre son œuf dans un nid qui n'était pas le sien. Son dessein a été, dès le premier jour, de faire de la grande organisation ouvrière l'instrument de ses vues personnelles. » James Guillaume : *Karl Marx pangermaniste*, p. 5. (Reprint from the collection of the University of Michigan Library.)

xvi « Là où un parti national se créait, l'Internationale se disloquait », dit Mehring dans sa biographie de Marx, Éditions Sociales, p. 533.

xvii Résolution du Conseil général de l'Internationale du 26 janvier 1873 : « toutes les sociétés et personnes qui refusent de reconnaître les résolutions des congrès ou qui négligent exprès de remplir les devoirs imposés par les statuts et règlements généraux, se placent elles-mêmes en dehors de l'Association internationale des travailleurs et cessent d'en faire partie. »

xlviii « À Dresde, la lutte fut continuée pendant quatre jours dans les rues de la ville. Les boutiquiers de Dresde, la « garde communale », non seulement ne combattirent pas, mais dans plusieurs cas favorisèrent l'action des troupes contre les insurgés. Ceux-ci se composaient presque exclusivement d'ouvriers des districts manufacturiers environnants. Ils trouvèrent un chef capable et de sang-froid dans le réfugié russe Michel Bakounine[11]. » Marx, lettres à la New

York Daily Tribune (numéro du 2 octobre 1852).

xlix

« Chaque philosophie est la philosophie de son époque, elle est un maillon dans toute la chaîne du développement spirituel ; elle ne peut donc satisfaire que les intérêts de son temps. (...) C'est pourquoi il ne peut y avoir de nos jours des platoniciens, des aristotéliens, des stoïciens, des épicuriens. Les ressusciter signifierait vouloir ramener à un degré antérieur... On peut regarder un tel retour en arrière ... comme le refuge de l'impuissance incapable de faire face à la riche matière du développement qui exige d'être maîtrisée par la pensée et saisie en profondeur – impuissance qui cherche son salut dans la fuite et dans l'indigence. » (Hegel, *Cours d'histoire de la philosophie*.)

i

Engels : « Eh bien, messieurs, voulez-vous savoir de quoi cette dictature a l'air ? Regardez la Commune de Paris. C'était la dictature du prolétariat » Introduction à *La Guerre civile en France*, pour le 20^e anniversaire de la Commune de Paris.

li

Maximilien Rubel, « Marx, théoricien de l'anarchisme », *L'Europe en formation*, no 163-164, octobre-novembre 1973. Reproduit dans *Marx, critique du Marxisme*. Petite Bibliothèque Payot/Critique de la politique, 1974.

lii

Sur James Guillaume et le congrès d'Olten, voir : [http://monde-nouveau.net/IMG/pdf/James Guillaume - Congres d Olten2.pdf](http://monde-nouveau.net/IMG/pdf/James_Guillaume_-_Congres_d_Olten2.pdf). James Guillaume et Pindy avaient été mandatés pour représenter les Jurassiens au congrès d'Olten, qui devait discuter de la création d'une « organisation centrale de la classe ouvrière en Suisse ». Les deux hommes y allèrent sans trop d'illusions, mais entendaient défendre leur point de vue et écouter celui des autres délégués. J. Guillaume raconte : « on se croit en possession de la véritable doctrine scientifique, et on regarde en pitié les dissidents ; on ne se contente même pas de cette pitié, on croit avoir reçu la mission d'extirper l'hérésie et d'implanter partout la saine doctrine de l'éternité et de la nécessité du bât. Rien n'est plus amusant que de discuter avec un de ces citoyens et de voir le sourire de condescendance avec lequel il accueille vos arguments ; rien n'a jamais troublé et ne troublera jamais la sérénité de ses convictions »

lii

« Marxisme et anarchisme : Rapprochement, synthèse ou séparation ? » http://monde-nouveau.net/ecrire/?exec=article&id_article=325